



L'INFO-LETTRES

BULLETIN DU DÉPARTEMENT DES LETTRES FRANÇAISES DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA - HIVER 2005 - VOL. XVI - N° 2

Père Bernard Julien, o.m.i. (1915-2004)

Fondateur du Département de français à l'Université d'Ottawa, le père Bernard Julien est décédé le 24 décembre 2004.

Au nom du Département des lettres françaises, qui doit tant à son fondateur, Paul Wyczynski, titulaire de recherche et professeur émérite, lui rend hommage.

Parler du père Bernard Julien équivaut à parler du Département de français de l'Université d'Ottawa. Sa vie se confond avec l'histoire de l'institution, dont les origines remontent à 1848*. Par son dévouement, son intelligence, son doigté — et aussi par le courage dont il fallait faire preuve au cours des années cinquante, autrement difficiles —, le père Julien a rendu un grand service à la culture d'expression française à Ottawa. Il est de mise de rappeler aujourd'hui à ceux qui le connaissaient bien, et à ceux qui le connaissaient moins bien, les étapes de sa carrière de professeur et d'administrateur, et de lui rendre ainsi hommage, ce qu'il mérite à plusieurs titres.



ARCHIVES DES CHÂTELETS - 1978 © STUDIO C. MARCI

En 1967, au mois de mai, j'ai eu le plaisir de partir pour Trois-Rivières en compagnie du père Julien : nous avons assisté tous deux aux réunions de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences. On nous avait réservé des chambres dans un motel situé un peu en dehors de la ville. Quelle ne fut pas ma surprise!

« C'est là la terre paternelle », me fit-il remarquer, en désignant une ferme voisine de notre motel. En effet, Bernard Julien vient d'une vieille famille trifluvienne. Il a passé à Trois-Rivières toute son enfance et une partie de sa jeunesse. Il faut préciser, cependant, qu'il est né à Shawinigan le 24 mars 1915, le sixième d'une famille de onze enfants. En 1920, la famille déménage au Manitoba. C'est ainsi que Bernard a vécu dans l'Ouest canadien pendant deux ans, à quelques milles de Saint-Pierre-Jolys, petite paroisse rurale non loin de Saint-Boniface. De retour à Trois-Rivières, il commence ses études classiques en 1928 et obtient son baccalauréat ès lettres ou, comme on le disait à l'époque, son « baccalauréat de rhétorique », en 1933, au séminaire Saint-Joseph, où le futur M^{gr} Albert Tessier est alors préfet des études. C'est avec celui-ci d'ailleurs qu'il rend visite au docteur Nérée Beauchemin, célèbre alors dans la ?

L'atelier de roman par Monique LaRue

Écrivaine en résidence durant la session d'hiver 2005, la romancière Monique LaRue a donné un cours de création littéraire et plusieurs conférences qui lui ont valu l'estime et l'amitié des étudiants ainsi que des professeurs du Département des lettres françaises.

Elle livre ici son expérience.

Il est difficile de dire quel havre représente l'université pour l'écrivain contemporain. C'est là que se trouvent les lecteurs véritables, les lecteurs compétents, ceux qui connaissent la nature et l'histoire de la littérature et en assurent la transmission. L'université est lieu de savoir, de haut savoir.

Pourtant, là plus qu'ailleurs, l'écrivain peut aussi se sentir en porte-à-faux, paradoxalement, parce qu'il ne *sait* rien : il n'a ni méthodologie, ni grille d'analyse, ni problématique. En ce sens, dans un département de lettres, et à l'université en général, le poste d'écrivain en résidence vaut pour beaucoup plus que la personne qui l'occupe. Sa présence signifie à mes yeux que l'on tient, au sommet de la hiérarchie, à se souvenir de l'autre côté de la médaille : du cheminement hasardeux, voire de la nature inconnaissable de la littérature, qui en fait ce qu'elle est, ce qui échappe au stéréotype et au social. Et cela vaut même si l'écrivain est érudit et réinvestit ses savoirs dans ses textes, même s'il emprunte et s'impose des règles venues de la science pour lui tenir lieu de méthode, là n'est pas la question.

Dans le bureau que j'ai occupé au Département des lettres françaises, je n'ai pas pu apporter beaucoup de livres et d'objets personnels. Mais sur le mur nu j'ai tout de même affiché à hauteur de mon regard une vieille photocopie que je transporte partout. Une citation de Franz Kafka : « J'écris autrement que je ne parle, je parle autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser et ainsi jusqu'au plus profond de l'obscurité. » Voilà la phrase que je lis chaque matin en ouvrant mon ordinateur.

Ce n'est pas une phrase qu'un professeur dira. Le professeur doit maîtriser le lien entre sa parole et sa pensée. Quand j'enseigne, je m'efforce à la précision, mon esprit ?



Père Bernard Julien (1915-2004)

Mauricie par ses deux recueils de poésies, *Floraisons matutinales* (1898) et *La Patrie intime* (1924). J'ose croire que ce fut là son premier contact véritable avec la littérature canadienne-française.

Il y a dans le cœur de chaque homme des choses qu'on ne révèle pas aux autres; elles demeurent au tréfonds de notre être intime. Je ne sais donc pas quels sont les péchés de jeunesse du père Julien, ni les motifs essentiels qui l'ont amené à choisir le chemin du sacerdoce. Ce que je sais, c'est qu'il a réussi avec succès les épreuves du noviciat des pères Oblats de Marie Immaculée à Ville-La-Salle en 1934 et que, la même année, il fut envoyé à Rome où, à l'Angelicum, après trois ans d'études, il obtint sa licence en philosophie. À Rome aussi, à l'Université grégorienne, lui fut décerné, en 1940, un baccalauréat en théologie. Parallèlement, il suit les cours de l'École du Vatican, d'où il obtient un diplôme en bibliothéconomie. Il doit quitter Rome précipitamment le 19 mai 1940 à cause de la guerre. On le dirige vers Ottawa, où il est ordonné prêtre par M^{gr} Ubald Langlois, évêque missionnaire de Grouard (Alberta), dans la chapelle de l'Université d'Ottawa, le 23 juin 1940. En 1941, il obtient sa licence en théologie.

À partir de cette date, le sort du père Julien est étroitement lié à celui de l'Université d'Ottawa. En vertu de son obéissance, il lui faut se diriger vers l'enseignement. Il est alors affecté à l'École secondaire de l'Université d'Ottawa (1941-1945). Il y enseigne le latin, l'histoire, la religion et le français langue seconde, puis la littérature française. Heureusement, il ne donne pas toutes ces matières en même temps : c'était l'époque héroïque où l'on demandait à chaque enseignant d'être un peu « doctor in universalibus ». Pendant ce temps, il suit des cours de psychologie et les cours supérieurs de M. Séraphin Marion en littérature française et en littérature canadienne : il semble décidé à se spécialiser en français.

Le rêve se réalise en 1947. Avec son ami, le père Patrice Corriveau, il part pour Paris. Deux ans après, il devient licencié ès lettres de la Sorbonne. L'Université d'Ottawa a besoin de lui. Il revient donc au pays. Il ne retournera à la Ville lumière que vingt ans plus tard : il fera alors des études à l'École pratique des hautes études et obtiendra un doctorat de troisième cycle, en 1973, à l'Université de Lyon, pour une thèse intitulée « Albert Camus et l'adaptation théâtrale : *Requiem pour une nonne* ». Ce travail de quelque 320 pages témoigne de la fidélité du père Julien à l'égard de la littérature comparée.

Son rôle d'organisateur du secteur français commence à pro-

prement parler en 1950 : il est alors pratiquement directeur des études de français. En 1955, la Faculté des arts se donne officiellement une organisation en départements : le père Julien est nommé directeur du Département de français, poste qu'il occupera jusqu'en 1968. C'est dans l'espace de ces dix-huit ans que le directeur réalise, jour après jour, étape par étape, l'œuvre de sa vie : en bon ouvrier, il devient architecte de ce que nous appelons aujourd'hui les Lettres françaises de l'Université d'Ottawa.

Pour apprécier son travail, il faut connaître l'époque dans laquelle il s'accomplissait. En 1951, la Faculté des arts était alors située dans un modeste édifice en briques rouges, rue Waller, entre les rues Laurier et Wilbrod, que les étudiants appelaient « le poulailler ». À l'entrée, il y avait deux bureaux : celui du père René Lavigne (le doyen), qui effrayait tout le monde par son air martial, et celui du père Edgar Thivierge (le vice-doyen),

dont la pipe éternellement allumée signalait sa présence jusque tard le soir par une odeur de tabac bien particulière. Le bureau des études françaises se cachait quelque part au sous-sol, sans importance d'ailleurs, sans secrétaire non plus, car la vaillante mademoiselle Pierrette Laframboise parvenait à faire seule le travail de secrétariat pour toute la Faculté des arts. C'était l'époque des grands défis. Le père Julien partageait l'enseignement du français avec les pères Armand Tremblay et Robert Houde, ce dernier enseignant aussi le latin.

La situation s'améliora vers 1952-1953 alors que la Faculté engage MM. René de Chantal et Jean Spekkens comme profes-

seurs de français. Avec le père Julien, ils constituent ce qu'on appelait à l'époque « le triumvirat français ». Ensemble, ils ont obtenu que les cours obligatoires de français soient portés de deux à quatre, en attendant une refonte prochaine des programmes. Ils ont aussi renforcé le secteur supérieur où œuvrait, jusque là seul, l'infatigable Séraphin Marion.

Quelques années après, l'équipe s'agrandit : Jean Ménard, Paul Wyczynski, Bernard Robert et Réjean Robidoux deviennent professeurs de français à l'Université d'Ottawa. La section française devient département. Le nouvel édifice des arts, au 165 de la rue Waller, contribue à l'essor des études françaises : pour la première fois, il compte des salles de cours convenables, des bureaux spacieux et une bibliothèque logée au sous-sol de la Faculté des arts où tout n'est pas parfait, mais où le service est nettement supérieur à ce que l'on pouvait obtenir auparavant au deuxième étage de l'édifice central. C'est là, dans une salle modeste, que le père Auguste Morisset était parvenu à loger une bibliothèque, le service de référence et son propre bureau, qui servait à la fois à l'administration et au dépôt de livres.



* À l'origine, l'actuelle Université d'Ottawa fut d'abord College of Bytown, fondé en 1848, appelé aussi « Bytown College » ou « St. Joseph's College ». Celui-ci fut organisé par M^{gr} Joseph Guigues et situé dans la rue qui porta le même nom. L'institution se déplaça, en 1852, sur la rue Sussex, où le père Tabaret, o.m.i., devint son directeur en 1853. En 1855, le Collège s'établit sur la « Butte de sable » et fut confié aux pères Oblats en 1856. La charte universitaire lui fut accordée en 1866, et la charte pontificale, en 1889.

Son bureau est un carrefour d'enthousiasme. On travaille en harmonie, on s'encourage mutuellement; tout effort est situé sous le signe de l'idéal, qui est celui de la culture et de la langue françaises.

À partir de 1956, le bureau du père Julien est situé au deuxième étage de la nouvelle Faculté des arts. À huit heures du matin, il est déjà à son poste. À dix heures du soir, la porte de son bureau est encore ouverte. Il développe le programme, organise une bibliothèque départementale, reçoit et encourage les professeurs. Son bureau est un carrefour d'enthousiasme. On travaille en harmonie, on s'encourage mutuellement; tout effort est situé sous le signe de l'idéal, qui est celui de la culture et de la langue françaises. M. Eugène Roberto se joint au département de français et se consacre plus particulièrement aux recherches sur Claudel. Presque en même temps, le père Roméo Arbour vient renforcer l'équipe, dont plusieurs jeunes feront bientôt partie : Roger Le Moine, Jeanne et André Fortier, André Renaud, Cécile Cloutier, Jean-Louis Major, Louise Trudel, John Hare, François Gallays, Pierre Kunstmann. Parallèlement aux études françaises se développe le secteur de « French », où un progrès notable s'accomplit grâce au travail de plusieurs professeurs : Camille Mailhot, le père Charles Hamel, M^{me} Krupka, etc. Le père Julien engage d'autres professeurs : Michel Le Guern, André Magnan, M^{me} Marie-Laure Swiderski, M^{me} Françoise Kaye qui, en 1966, deviendra son adjointe. J'oublie certainement ici des noms. Mais ce qui est important, ce n'est pas le répertoire exhaustif des professeurs engagés entre 1950 et 1968, mais la mise en évidence du fait qu'à cette époque où l'argent était rare, le père Julien savait agir en véritable magicien. Il possédait un flair incontestable pour dénicher les hommes, pour communiquer avec eux et pour créer un esprit d'équipe.

Le père Julien s'intéressait également à bien d'autres choses : la chorale de l'Université d'Ottawa, l'enseignement de la diction, la Société dramatique de l'Université d'Ottawa. Le théâtre l'attirait toujours et il s'en est mêlé à partir de 1957, quand le père Ovila Gadouas tomba malade. On se souvient fort bien encore de la querelle du *Maître de Santiago* la veille et le lendemain de la présentation de cette pièce en décembre 1957, à la Salle académique de l'Université d'Ottawa. Les murs de Jéricho ont tremblé. Cette petite querelle littéraire a fait du bien en définitive aux « anciens » et aux « modernes ». Il reste que le nom du père Julien demeure associé au théâtre dans l'Outaouais, avec ceux de Pierre et de Guy Beaulne, de M^{lle} Florence Castonguay et de Jean Herbiet, ce dernier engagé par le père Julien en 1958 comme professeur d'art dramatique.

Le père Julien a aussi grandement collaboré à la fondation et à l'évolution du Centre de recherche en littérature canadienne-française qui est devenu, depuis 1968, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (C.R.C.C.F.). Son sens de la réalité et de l'organisation a largement contribué à l'épanouissement du Centre. Il a été le premier à reconnaître la nécessité d'un atelier de recherche dans ce domaine précis. En octobre 1958, il était l'un des signataires d'une demande de création officielle d'un Centre de recherche. C'est aussi sous sa direction que le Département de français a participé à l'organisation des cours d'initiation à la recherche et de littérature canadienne-française au vrai sens du mot. Nous en connaissons aujourd'hui l'importance et le rayonnement. Le nom du père Julien est aussi connu au sein des sociétés savantes : Association des humanités,

Association de linguistique, Association des professeurs de français, dont il fut membre du premier conseil. Son activité est surtout remarquable au Conseil canadien des recherches sur les humanités, dont il fut président en 1967. Pendant plusieurs années, il représenta l'Université d'Ottawa aux réunions de l'Association canadienne des enseignants de langue française et fut membre du Conseil général de 1966. Souvent invité comme membre de jury, il agissait toujours avec respect et efficacité. En 1967, il reçut la médaille du Centenaire.

Pendant de longues années, le père Julien est associé à la direction des « Archives des lettres canadiennes ». Dans les deux premiers volumes de cette collection, on peut lire ses comptes rendus sur le théâtre. Il en publie aussi plusieurs, en 1965 et en 1966, dans *Livres et Auteurs canadiens*, revue dirigée à l'époque par Adrien Thériou. Nous connaissons aussi son essai de littérature comparée, « *Tit-Coq et Antony. Analogie des structures, des personnages et des destins* », paru dans *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski* (Ottawa, E.U.O., 1977, p. 121-136). Il nous reste de lui également un volume en collaboration traduit de l'italien : *Règles pour le catalogue des imprimés* (Roma, Bibliotheca Vaticana, 1950, 402 p.).

Homme de grand cœur, d'intelligence toujours en éveil, d'accueil profondément fraternel, dévoué à la cause des lettres, honnête avec ses amis, discret et modeste partout où il faut agir pour accomplir les œuvres durables. Son intuition était remarquable, sa bonté plus qu'exemplaire : son sens des valeurs consistait à respecter les hommes et à les aimer...



ARCHIVES DESCHÂTELETS - [CA 2003]

Cette rétrospective témoigne de l'activité variée du père Julien entre 1950 et 1968, alors qu'il fut directeur du Département de français à l'Université d'Ottawa. Si l'on me demandait aujourd'hui de broser en quelques phrases le portrait de celui qui fut longtemps mon patron et qui demeura indéfectiblement mon ami, je dirais à peu près ceci : homme de grand cœur, d'intelligence toujours en éveil, d'accueil profondément fraternel, dévoué à la cause des lettres, honnête avec ses amis, discret et modeste partout où il faut agir pour accomplir les œuvres durables. Son intuition était remarquable, sa bonté plus qu'exemplaire : son sens des valeurs consistait à respecter les hommes et à les aimer...

Au cours de sa retraite, le père Julien savait harmoniser le repos avec le travail. Ses amis connaissaient la douceur de sa parole et le charme de son sourire. Pour quitter ce monde, il a choisi le 24 décembre 2004. Humble et serein, il s'est présenté au réveillon céleste. Le mercredi 29 décembre, à 14 h, à l'église Sacré-Cœur d'Ottawa, nous lui avons rendu un hommage fraternel en toute simplicité. C'est un grand Ami qui nous a quittés, mais qui restera dans notre mémoire comme un signe d'Amour qui unit les esprits et les cœurs...

John Ellis Hare (1933-2005)

Professeur émérite au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, John E. Hare est décédé le 18 avril 2005.

Au nom du Département, Paul Wyczynski, titulaire de recherche et professeur émérite, lui rend hommage.

First of all, I would like to express my deepest sympathy to John's family, to his wife and children.

I had the pleasure to meet him for the first time at Quebec City, in 1965, where I was visiting professor at Laval University and he worked on his PhD dissertation. From the beginning of our conversation, I was impressed by his interest for the French language and the French Canadian literature. As founder director of the Centre de recherche en littérature canadienne-française à l'Université d'Ottawa, I recognized immediately in him the qualities of a good researcher and collaborator. Very soon my dream became reality: John Hare started to teach in the Département des lettres françaises à l'Université

Anglophone de naissance, il devient francophone par son désir d'être parfaitement bilingue. Bien plus, comme il me le disait souvent, il faut être au Canada gardien de la belle langue française.

d'Ottawa in 1966 and showed his good will to make research for the benefit of the CRCCF.

Je garde de John un excellent souvenir : bibliographe, historien, critique littéraire, chroniqueur pour *The Ottawa Citizen*, récipiendaire de la médaille Marie Tremaine, le jeune professeur n'était pas seulement un chercheur de marque et un collaborateur fidèle, mais aussi un ami dont l'honnêteté s'avérait la qualité première. Calme, dévoué à sa famille et également aux sciences humaines — littérature, linguistique, histoire, sociologie, bibliographie —, John savait unir dans son travail l'amour de sa famille et les exigences de sa profession. Anglophone de naissance, il devient francophone par son désir d'être parfaitement bilingue. Bien plus, comme il me le disait souvent, il faut être au Canada gardien de la belle langue française. Pour cela, il devint un excellent exemple pour ceux qui sont préoccupés par l'avenir de l'Université d'Ottawa. Avec sa femme Jeannine, il a organisé une belle vie pour ses enfants.

Comme collaborateur, John a toujours été fidèle, en participant aux grands projets de publication du Centre de recherche en civilisation canadienne-française. On connaît ses bibliographies savamment exécutées dans les pages de la collection des « Archives des lettres canadiennes ». On apprécie son apport précieux à l'édification du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (1989). Il a publié, seul ou en colla-



laboration, une vingtaine d'ouvrages, parmi lesquels il convient de signaler :

- *Les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914* (1964);
- *Les Imprimés dans le Bas-Canada, 1801-1840 : bibliographie analytique* (1967, avec la collaboration de Jean-Pierre Wallot);
- *Les Patriotes, 1830-1839* (1971);
- *Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle, 1790-1890* (1979);
- *Histoire de la ville de Québec, 1608-1871* (1987);
- Joseph Lenoir-Rolland, *Œuvres* (1988,

avec la collaboration de Jeanne d'Arc Lortie, s.c.o., édition critique).

Quant à moi, je lui suis particulièrement reconnaissant pour la collaboration qu'il avait bien voulu accorder aux ouvrages trilingues préparés et publiés par l'Institut polonais des arts et

Il est certes dur pour mon cœur de saluer un ami qui dépasse aujourd'hui le temps mesuré par le soleil. Mais il est agréable aussi de dire que celui qui passe vers l'éternité était — et demeure toujours — l'homme qui adorait Dieu, aimait les hommes et qui nous laisse comme message la certitude de croire aux vérités fondamentales.

des sciences du Canada, dont j'ai été rédacteur. Enfin, je remercie John aujourd'hui, tout particulièrement et publiquement, pour le travail d'édition polonaise de mon livre *Ostatnie dni bohatera w Powstaniu Warszawskim*, où je décris, en polonais, les derniers jours de « Zyga », mon frère adoptif qui est mort à Varsovie, lors de la sanglante insurrection, le 21 août 1944.

Certains savent déjà que John possédait sa propre officine de publications, Éditions John Hare Publishing, d'où sont sortis plusieurs livres et plaquettes.

Au cours des dernières années, John et moi avons régulièrement pris un repas ensemble, en évoquant ces années déjà lointaines et la joie d'avoir pu travailler ensemble, efficacement, sous le signe de l'idéal. Il est certes dur pour mon cœur de saluer un ami qui dépasse aujourd'hui le temps mesuré par le soleil. Mais il est agréable aussi de dire que celui qui passe vers l'éternité était — et demeure toujours — l'homme qui adorait Dieu, aimait les hommes et qui nous laisse comme message la certitude de croire aux vérités fondamentales. Adieu, John! Tu resteras toujours avec nous sous le signe de l'Amour et de l'Espérance.

est au service de valeurs et de connaissances qui font de l'acte pédagogique ce qu'il est : la transmission d'un savoir. Quand j'enseigne je n'écris pas et quand j'écris je n'enseigne pas.

J'ai souvent senti cette différence quand, invitée dans les cours de quelques-uns de mes collègues d'une saison, je me suis trouvée, en tant qu'écrivain, debout derrière le lutrin professoral : je n'avais aucune connaissance solide à transmettre, rien d'autre à dire que les tâtonnements de l'artiste, les balbutiements, les hypothèses, le doute quotidiens.

Maîtriser les exigences de l'écriture romanesque

Aussi ai-je toujours ressenti, comme bien d'autres, un certain inconfort dans l'enseignement de la création. Je redoutais cette partie de mon mandat. Mais je crois avoir réussi à concilier mes deux rôles : faire avancer les élèves et les évaluer équitablement, comme doit le faire un professeur, tout en restant dans l'écriture, c'est-à-dire en laissant toute la place à l'inconnu, à l'expérimental, aux sentiments confus que le syndrome de la page blanche peut engendrer.

C'est d'avoir publié cinq romans qui m'a valu d'avoir le plaisir et l'honneur d'être invitée au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa durant ce semestre d'hiver 2005. Jusqu'à maintenant, pourtant, je n'avais pas abordé directement l'enseignement du roman dans mes cours à l'Université du Québec à Rimouski ou ailleurs. Quand je l'avais fait, au Camp littéraire Félix par exemple, c'était avec des élèves dits « avancés », qui apportaient avec eux un manuscrit de cent ou deux cents pages. Le roman est un genre où l'on doit être capable de faire long. Il se prête assez mal, pensais-je, à un cours de quinze semaines.

J'ai pourtant résolu d'enseigner l'art du roman, pour tenter de transmettre, à propos de mon métier, des expériences et des réflexions que j'aurais aimé qu'on me communiquât quand j'y ai débuté. Le roman comporte en effet une part d'aspects techniques qui ne sont pas faciles à maîtriser. Issus de l'histoire du genre, liés à l'art narratif et à l'art de la prose, ce ne sont pas seulement des techniques. Le point de vue narratif, les voix, le personnage, le lieu, la temporalité constituent aussi l'essence de l'art du romanesque, lui donnent sa singularité et sont constitutifs de ce qu'on pourrait appeler son éthique, qui n'est pas celle de la nouvelle, du conte, genres que l'on pratique souvent dans les cours de création, à cause de la commodité de leur format. Pas plus qu'on ne peut accéder à l'art de l'aquarelle sans en connaître la technique, on ne peut accéder à l'écriture romanesque sans connaître ses exigences, car elles sont celles du lecteur tout autant. Ce n'est que si on les maîtrise qu'on peut transformer et même rejeter, au nom de critères esthétiques pertinents, quelques-uns ou la totalité de ces éléments, jusqu'à prétendre abolir le roman lui-même. C'est ainsi que s'est effectuée l'évolution de ce genre protéiforme et sans loi, qui renaît sans cesse des critiques, des soupçons et des arrêts de mort que l'on décrète contre lui.

Le cours n'avait évidemment pas pour objectif d'écrire un roman. Il consistait à prendre connaissance de ces techniques d'écriture et à les utiliser, à prendre conscience de leur signification artistique et philosophique, à exprimer sa voix et à trouver une voie à travers ces formes et ces techniques.

Développer des stratégies

Durant la première partie de la session, j'ai utilisé comme guide un romancier de talent, David Lodge, qui a longtemps donné des cours de création littéraire dans un cadre universitaire. À la retraite, David Lodge, pendant un an, a écrit une série d'articles sur la prose de fiction dans les colonnes de *l'Independent on Sunday*. Ce sont ces courts articles rassemblés sous le titre *L'art de la fiction*¹ que les élèves, par équipes de deux, se sont chargés tour à tour de présenter. Ils devaient surtout proposer aux autres un problème ou un exercice à résoudre



et, la semaine suivante, recevoir et lire les résultats pour en faire le commentaire critique.

Chacun avait ainsi à écrire un texte d'une ou deux pages par semaine, dont il remettait une copie sans signature à l'équipe qui

avait donné l'exercice, et une copie signée au professeur qui faisait lui aussi un tri et une évaluation des résultats.

Cette formule, ludique et variée, a permis, il me semble, d'établir rapidement une relation amicale et un grand nombre d'interactions dans l'atelier d'écriture.

J'ai exposé d'autres aspects, tirés de mon expérience personnelle et du livre de John Gardner, *The Art of Fiction*², proposé d'autres exercices, cette fois faits rapidement, en classe. Le dossier que chaque élève pourra conserver de ce cours comprend les exercices suivants :

- quand se termine le début d'un roman ?
- pourquoi écrire ?
- l'usage des listes ;
- l'arrivée d'un personnage ;
- un monologue intérieur ;
- décrire avec goût quelque chose de dégoûtant ;
- décrire un lieu susceptible de donner naissance à une action ;
- la coïncidence ;
- l'ironie ;
- le dialogue téléphonique et la forme épistolaire (lettre, courriel) ;
- l'aporie ;
- le point de vue ;

¹ David Lodge, *L'art de la fiction*, Paris, Rivages-Payot [pour la trad.], coll. « Littérature étrangère », 1996 [1992].

² John Gardner, *The Art of Fiction, Notes on Craft for Young Writers*, New York, Alfred A. Knopf, 1984.

Ce dossier comprend aussi, obligatoirement, le premier et le deuxième jets d'un texte de fiction d'une vingtaine de pages.

Dans la deuxième partie de la session, les élèves ont en effet été appelés à synthétiser leur expérience en concevant un projet qui mettrait en œuvre une ou plusieurs des techniques étudiées dans la première partie. Le projet devait avoir une certaine unité formelle (un début, un milieu, une fin) mais pas obligatoirement prendre la forme d'une nouvelle, d'un récit ou d'un conte. Certains ont choisi par exemple d'écrire un chapitre d'un éventuel roman, d'autres se sont concentrés sur un épisode, un personnage, un monologue intérieur ou un échange épistolaire.

Mon rôle a alors consisté à baliser le trajet de bornes, de relais obligatoires qui permettent de se diriger dans le brouillard et de développer des stratégies face aux inévitables angoisses, blocages, incertitudes, découragements et remises en question. Nous avons suivi la démarche décrite par Patricia Highsmith dans son livre *L'art du suspense*³.

D'abord, chaque élève doit écrire un premier jet en une semaine. Il est difficile de se rendre au bout d'un premier jet : il faut « rêver » son texte, croire à la réalité de ce qu'on raconte, résister à l'autocritique et continuer, quitte à laisser les personnages ou le hasard changer le cours prévu du récit. Il faut aussi se dépanner en ayant recours à la mise en abîme, au journal d'écriture, en empruntant les voies latérales de sa vie personnelle, de ses rêves, de ses proches, de l'actualité, de la vie concrète. L'inconscient se charge de brasser les cartes.

Chaque auteur a pu mesurer les effets, souvent imprévus, de son texte, en le lisant aux autres. Des échanges d'informations, d'impressions et d'idées ont pu confirmer, relancer les projets et les enrichir. Nous avons ainsi entendu l'histoire en devenir d'un trafiquant de drogue qui passe du côté de la police; d'un gars qui tente une expérience de survie en forêt et tombe sur un véhicule de camping et son joyeux quatuor; d'une pianiste amoureuse durant la Seconde Guerre mondiale; de deux enfants abandonnés par leurs parents; d'une jeune fille enceinte d'un cheval; d'une femme qui écrit à ses ex-amants; d'une jeune femme qui refait sa trajectoire amoureuse pour tenter de la comprendre; d'un homme qui quitte le Québec et vient s'installer à Sudbury; d'un pacte d'enfance dont les répercussions surviennent quelques années plus tard.

Durant son séjour à l'Université d'Ottawa, Monique LaRue a donné, dans le cadre de plusieurs cours, cinq conférences, intitulées :

- « *L'écrivain et la langue* »;
- « *Pourquoi faire long quand on peut faire bref ?* »;
- « *Rapports entre les romans québécois et français contemporains* »;
- « *Claire Dubé : la femme rationnelle est-elle possible en fiction ?* »;
- « *La Démarche du crabe : genèse et situation* ».

Elle a également animé une soirée organisée par le Département des lettres françaises et l'Alliance française d'Ottawa sur le thème suivant : « Entre deux livres ».

Le deuxième jet est une étape trop souvent ignorée des auteurs de manuscrits non publiés que j'ai lus pour des maisons d'édition ou des revues littéraires. Le premier jet n'est pourtant que l'ébauche de ce que peut devenir un texte. Pour aller au delà, il faut se relire avec les yeux d'un lecteur et exercer, cette fois, son esprit critique : enlever les détails inutiles, conserver les images valables, l'étincelle dans la broussaille des phrases. Cette étape permet surtout d'enrichir le sens et la portée de ce qu'on vient d'inventer en se reliant à la littérature, à l'intertextualité, aux mythologies, aux multiples savoirs du monde. De débusquer les clichés, les stéréotypes. D'intérioriser le drame pour en ressentir la portée et l'humanité.

On ne doit mettre fin à son travail qu'au moment où il commence à se détériorer. La dernière étape porte sur la langue littéraire et la révision : usage des dictionnaires / abus des dictionnaires; voix passive et voix active; temps narratifs et concordance; manières de traiter le dialogue; petite phrase et longue phrase⁴; disposition typographique et paragraphes; ponctuation...

Bénéficiaire d'un compagnonnage littéraire

Il n'y a pas de méthode pour créer une œuvre littéraire, et pourtant cela s'enseigne : tel est le paradoxe d'un cours de création. Si tout enseignement est une aventure, celui-là l'est davantage parce qu'il repose uniquement sur les rapports humains. La solitude et la responsabilité du maître sont sans doute égales à la vulnérabilité et à l'angoisse des élèves. C'est pourquoi j'ai placé dès le premier jour cet atelier de roman sous le signe de l'amitié. « Ce que nous appelons amis et amitié, nous dit Montaigne, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodités, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. »

Je crois pouvoir dire que, par le miracle de la rencontre, l'atelier de roman a été cette « occasion » de partage et de compagnonnage littéraire dans lequel l'écrivain n'est qu'une personne un peu plus avancée sur le chemin de la création, tel le pédagogue « conducteur » de Montaigne. Je remercie le Département des lettres françaises et l'Université d'Ottawa de m'avoir donné cette occasion unique de réfléchir d'une manière nouvelle à cet art que je pratique depuis trente ans. Je remercie mes élèves pour leur présence assidue, leur participation vivante, le don de leur parole, sans lesquels l'atelier n'aurait pu fonctionner. Je les remercie d'avoir si finement su équilibrer la nécessité de dire ce que l'on pense et la nécessité de ne pas blesser l'autre.

Peut-être, s'ils persistent en littérature, se rendront-ils compte que de tels échanges, véritablement inspirés par la passion du faire, exempts de compétition et de mesquinerie, sont rares et mémorables. Je me souviendrai quant à moi de la joie communicative de Julie et Karine, du point de vue masculin subtilement assumé par Jason et Jean-Daniel, de la sensibilité vibrante de Julie, Krystèle et Sarah, toujours placées juste en face de moi, de l'imagination fertile de Rachel-Anne, de la vivacité d'esprit de Céline, et, à ma droite, de la précieuse complicité de Madeleine.

³ Patricia Highsmith, *L'art du suspense, mode d'emploi*, Paris, Calmann-Lévy [pour la trad.], 1987 [1966].

⁴ Yves Bonnefoy, *La petite phrase et la longue phrase*, Paris, La TILV éditeur, coll. « Essais » 1994.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Patrick Imbert présenté à la Société royale du Canada

Le 18 novembre 2004, Patrick Imbert, professeur titulaire, a été présenté à la Société royale du Canada. L'INFO-LETTRES reproduit l'allocution de présentation, prononcée par Yvan G. Lepage, membre de la Société royale du Canada, suivie de la conférence du récipiendaire.

Monsieur,

La fulgurance de votre trajectoire intellectuelle, que je vais tenter de retracer brièvement, vous a déjà valu plusieurs prix et récompenses, dont en dernier lieu une chaire de recherche de l'Université sur les enjeux sociaux et culturels (2003). La Faculté des arts avait quelques années plus tôt officiellement reconnu vos mérites en vous accordant, en 1998, le Prix du professeur de l'année, afin de souligner la qualité exceptionnelle de votre travail, au triple plan de la recherche, de l'enseignement et du service à la communauté.

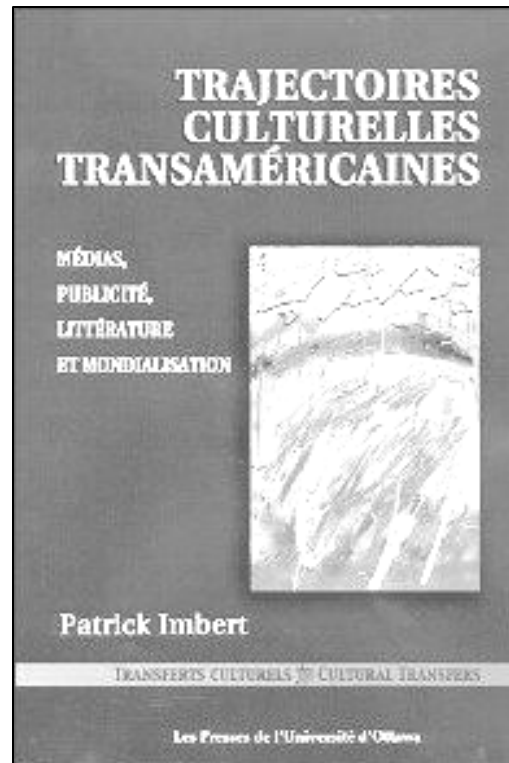
La renommée qui s'attache à votre nom déborde les frontières de l'institution qui est la vôtre depuis maintenant trois décennies pour s'étendre par cercles concentriques du Canada à l'ensemble des Amériques, de la France, votre terre natale, aux divers pays de l'Europe (Allemagne, Autriche, Angleterre, Espagne, Belgique, Pays-Bas, Danemark, Yougoslavie et Pologne), atteignant même le Maroc, Israël et la Corée. Les nombreuses conférences que vous avez prononcées dans ces divers pays, les colloques auxquels vous avez participé et les séminaires que vous y avez dirigés ont contribué à faire mieux connaître dans le monde la littérature québécoise, la culture canadienne et la sémiotique. Mais c'est en Amérique latine, surtout, que vous avez tissé depuis une dizaine d'années des liens précieux avec des professeurs, des chercheurs, mais aussi avec des étudiants, en Argentine, au Paraguay, au Venezuela et au Mexique, de même qu'au Brésil. Les nombreux séjours que vous avez effectués dans ces pays en pleine effervescence vous ont permis, grâce à votre formation de sémioticien et à votre connaissance de l'espagnol, de mettre en évidence les dimensions politiques, économiques et éthiques des discours littéraires et médiatiques, en exposant les rapports intimes qu'ils peuvent entretenir avec le pouvoir.

La littérature, pour vous, ne se réduit pas à un innocent exercice de style; elle porte en elle, à des degrés divers, une puissance de subversion, susceptible, pour qui sait s'en servir, de bouleverser les idées et les valeurs reçues, menaçant, aux yeux de certaines autorités, l'ordre qu'elles ont elles-mêmes établi au seul bénéfice de la classe dirigeante. Et dans le contexte de la mondialisation, ce sont les valeurs nationales fondamentales des États moins bien nantis qui risquent d'être sacrifiées sur l'autel du grand capital transnational. Le rôle de la littérature consiste dès lors à dénoncer la collusion des pouvoirs politiques et économiques impérialistes. Quant au chercheur, il a pour mission de faire parler les textes, aussi bien ceux qui dérangent que ceux qui flattent ou qui sont tout simplement lénifiants. De ce type d'exégèse, vous êtes passé maître, Monsieur, ce qui contribue puissamment à asseoir partout — mais surtout en Amérique latine — votre réputation d'intellectuel engagé.

Aussi vos recherches et vos travaux ont-ils depuis longtemps dépassé la sphère de la littérature, au sens restreint du terme, pour déboucher sur l'interculturel et l'interdisciplinarité. Vos nombreux voyages à travers le monde et les contacts que vous avez établis avec des collègues d'Amérique latine, aux prises avec de graves problèmes sociaux, vous y ont tout naturellement conduit, en élargissant vos horizons. Mais, pour qui a la chance de mieux vous connaître, c'est dans votre enfance parisienne et dans vos années de formation que l'on peut découvrir les bases épistémologiques de votre hybridité culturelle, de votre engagement social et de votre philosophie herméneutique.

Avant même de savoir lire, les livres vous fascinaient, au point de puiser dans la bibliothèque de votre grand-père les matériaux nécessaires à la construction de frères immeubles et de tours non moins fragiles, alors que les enfants s'amusaient d'ordinaire avec des jeux de cubes. À quatre ans, au retour d'un voyage familial en Autriche, vous décidez d'apprendre l'allemand, vexé de n'avoir pu communiquer avec les enfants du pays. Né en 1948 de parents engagés dans la Résistance et dont les familles durent payer un lourd tribut à l'occupant allemand, vous avez bénéficié de la politique de rapprochement instaurée au début des années cinquante entre la France et l'Allemagne, par Maurice Schumann et le chancelier Konrad Adenauer. Cette volonté de réconciliation, relayée par vos parents, désireux d'éloigner à tout jamais le spectre de la guerre, vous permet de participer dès l'âge de douze ans à des échanges franco-allemands.

Au lycée, votre professeur de philosophie vous initie à la



morale sociale de Karl Popper et aux problématiques de la psychanalyse, en un temps de durcissement idéologique, les maîtres à penser de l'heure, Sartre, Althusser et Sollers, glorifiant le marxisme-léninisme et le maoïsme. Après le baccalauréat, vous préparez une licence ès lettres, avec majeure en littérature française et linguistique et mineure en allemand, à l'Institut catholique de Paris. L'enthousiasme de vos professeurs sti-

mule votre curiosité intellectuelle et affine votre esprit critique en vous faisant découvrir, par exemple, dans *Le Neveu de Rameau* de Diderot, une fête de la puissance philosophique ludique, échappant aux langues de bois doctrinaires. Pour compléter votre formation et satisfaire votre besoin de comprendre les cultures et les sociétés, vous faites de nombreux voyages en Europe et vous diversifiez vos lectures, dévorant aussi bien

Han Suyin et Romain Gary que Garcia Marquez et Erich Maria Remarque. En 1967, la lecture de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, dont la seconde édition avait paru l'année précédente chez Robert Laffont, vous éblouit par son écriture baroque, dégagee, avec jubilation peut-on dire, des canons littéraires classiques. Cette découverte alimente votre désir d'explorer les grands espaces américains que le cinéma et les livres vous avaient révélés dans votre enfance, tout en venant confirmer la décision prise dès l'âge de onze ans d'immigrer un jour au Canada : ce pays vous attirait déjà par son bilinguisme et son multiculturalisme, mais aussi par sa jeunesse et sa démocratie ouverte sur l'avenir. Mais il vous faut d'abord parfaire vos connaissances de l'anglais, et c'est dans ce dessein que vous faites en 1968 un séjour à Edimbourg, dans une famille de sept enfants. Ils furent vos meilleurs professeurs, dites-vous, car la conversation ne tarissait pas, du matin au soir, condition idéale pour faire de rapides progrès en anglais.

Muni de votre licence ès lettres et du contrat de chargé de cours que vous a fait parvenir Eugène Roberto, alors directeur du Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, vous vous inscrivez à la maîtrise ès arts en septembre 1969. Intellectuellement stimulé par vos professeurs et, au premier chef, par votre directeur de thèse, le Père Roméo Arbour, vous décidez de travailler sur une œuvre du XVII^e siècle, le *Roman des dames*. L'accès libre aux rayons de la bibliothèque, qui contraste avec la lourde bureaucratie universitaire française, facilite et accélère vos recherches : pas besoin, ici, de remplir une fiche de demande de prêt pour se faire dire une heure plus tard par le magasinier que le livre tant attendu est sorti! Au bout de huit mois, votre thèse est terminée. Vous obtenez votre maîtrise en mai 1970 et vous vous inscrivez au doctorat. Sous la direction de Jean-Louis Major, vous rédigez une thèse sur la *Comédie humaine* de Balzac, que vous soutenez quatre ans plus tard, en 1974. Publiée en 1978, sous le titre *Sémiotique et description balzacienne* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa), cette étude vous hisse immédiatement au rang des meilleurs sémioticiens de l'heure.

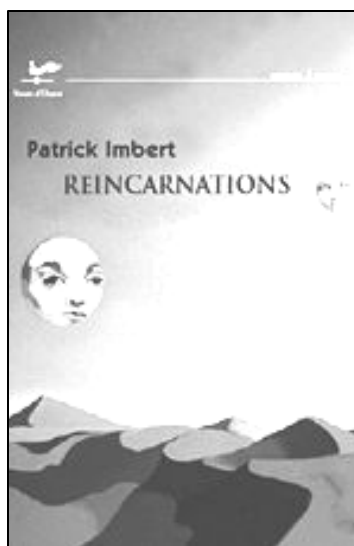
L'Université McMaster vous offre un premier poste, en juillet 1974, dans son Département de français, où vous nouez des amitiés durables. Mais dès l'année suivante, votre *Alma mater*, désireuse de faire profiter les étudiants en lettres de vos compétences, vous propose de vous joindre au rang de vos anciens professeurs.

Intellectuel précoce, vous aviez commencé dès 1972 à faire paraître des articles, en allemand et en français, quand Adrien Thério vous invita, encore simple étudiant au doctorat, à collaborer à son *Ignace Bourget écrivain*, vous permettant ainsi de publier votre première étude en littérature québécoise. Cette confiance qu'il mettait en vous, vous avez su l'apprécier à sa juste valeur. Et quand le même Adrien Thério fonda *Lettres québécoises*, en 1976, il vous confia, tout naturellement pour ainsi dire, la rubrique « Relectures de textes canadiens-français ». Votre besoin de comprendre les diverses composantes de la société à laquelle vous vous étiez joint quelques années plus tôt comme immigrant vous avait conduit à vous intéresser aux littératures québécoise et canadienne, ainsi qu'à la presse, afin de pouvoir saisir d'abord, et démonter ensuite, au profit de vos étudiants, le fonctionnement complexe des systèmes de communication dans la société contemporaine.

Les savoirs que vous enseignez sur les constructions culturelles et littéraires sont destinés dans votre esprit à susciter, non pas

la tolérance, figure neutre de l'exclusion, mais le désir et le respect de la différence. Vous donnez vous-même l'exemple de cette ouverture d'esprit en profitant de vos vacances d'été pour visiter les territoires Navajo et Hopi, victimes séculaires de discrimination raciale, à l'instar de tous les autres Indiens d'Amérique. À l'été 1979, vous franchissez une étape décisive dans votre enracinement au Canada en invitant l'une de vos étudiantes, Nicole Baril, à vous rejoindre au Colorado et en Arizona. Surprise : elle subit avec succès l'épreuve qualifiante — que vous avez estimé nécessaire de lui imposer — en arrivant à l'heure convenue à l'arrêt d'autobus. « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », conclut le conte populaire. Plus raisonnables, vous vous en tenez, Nicole et vous, à deux : Sacha et Maxime, respectivement courtier à la Banque royale et étudiant en quatrième année au Département de géographie de l'Université d'Ottawa. Fidèle à vos convictions, et dans le dessein de leur éviter plus tard le dur apprentissage d'une langue seconde, vous avez tenu à leur faire apprendre dès leur plus jeune âge les deux langues officielles du pays que vous aviez vous-même adopté, et à les faire bénéficier des deux cultures, en leur permettant de fréquenter successivement l'école Montessori, le lycée Claudel, le collègue Ashbury et l'Université d'Ottawa.

Votre propre désir de comprendre le Canada et sa position dans le monde explique par ailleurs l'intérêt que vous manifestez



dans vos recherches et vos nombreuses publications pour les comparaisons entre les changements culturels en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, dans le cadre du libéralisme, du postmodernisme et de la mondialisation. Et ce désir profond, viscéral, vous souhaitez, en véritable humaniste, le communiquer le plus largement possible, en atteignant, au delà de vos étudiants et de vos collègues chercheurs, le public amateur de littérature. La nouvelle et le roman, auxquels vous vous essayez avec succès dès 1997, et encore tout récemment avec *Réincarnations* (dont le héros

est un Jivaro d'une vivacité étourdissante), sont pour vous les vecteurs de la critique sociale, car ils déconstruisent habilement le système érigé par les puissants pour assujettir les masses. L'humour et l'ironie sont les instruments qui vous permettent de dénouer la complexité du monde. La mondialisation ne saurait pour vous se limiter à l'économie et au commerce; elle inclut aussi le brassage des populations et les transferts culturels, faisant éclater du même coup les frontières étriquées des nations, frileusement enfermées dans leurs valeurs passées.

Ce portrait trop rapidement esquissé suffit, je crois, Mesdames et Messieurs, à expliquer les raisons pour lesquelles l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société royale du Canada est fière de compter désormais dans ses rangs un intellectuel de la trempe de Patrick Imbert, dont la voix et les écrits interdisciplinaires et polyglottes ont depuis longtemps dépassé les limites du Canada pour étendre leur influence partout à l'étranger.

Yvan G. Lepage

« Déplacements des espaces géo-symboliques dans les Amériques »

The cause of America is in a great measure the cause of
all mankind¹.

The Japanese consul had put it best when he said: «America's
great and lasting significance is its existence in the mind.»

Pour parler des espaces géo-symboliques et des frontières, il faut faire circuler simultanément trois éléments : le corps, le territoire et le texte. C'est ce que montrent clairement la plupart des récits des origines qui nous parlent tous de « passage ». Voici ce que propose la Bible : « Alors Yahweh Dieu forma l'homme de la poussière du sol et insuffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant³. »

En étudiant les liens entre corps, territoire et texte, nous allons montrer que la mondialisation et la démocratisation des déplacements géo-symboliques recontextualisent la modernité centrée sur l'invention des États-nations propre au XIX^e siècle. On passe donc d'une logique reposant sur les limites géographiques à une logique liée à l'expansion et à l'exportation du culturel⁴ et de l'économico-technologique. Cette nouvelle *frontier* (au sens états-unien d'espace ouvert sur la création de richesse) recontextualise les dynamiques propres aux Amériques rejoignant les rêves de la planète, car elle provoque des rencontres interculturelles inédites grâce à la multiplication de réseautages technoculturels bien différents des logiques territoriales statiques.

Dans les Amériques, dans un XIX^e siècle oscillant entre le protectionnisme et le libre-échange, vivre les transformations économiques et culturelles est important, comme le montre le Canadien T. C. Keefer en 1853 dans *Philosophy of Railroad*⁵. Toutefois, à cette époque, les Canadiens lisent les idées libérales et économistes avec des yeux souvent traditionalistes. Les penseurs ne saisissent pas toujours que l'Amérique ouvre l'espace à un « œil géomètre », évaluant non seulement le territoire auquel l'individu appartient, mais surtout le territoire *qui lui appartient*. L'écrivain et futur président de la République argentine, Sarmiento, souligne en 1848 l'effet de cet « œil géomètre » dans son journal de voyage au Canada et aux États-Unis, car « one New York House alone has, in ten years, sold a million and a half atlases and maps to the public⁶ ».

Le rapport à un territoire immense considéré comme vide ou barbare, selon la célèbre opposition dualiste barbarie/civilisation

diffusée par le même Sarmiento dans *Facundo*⁷, passe donc par le rêve d'autres espaces et le droit à la propriété mis en place par la Révolution américaine. Ce droit se traduit par la vente de titres basés sur le cadastrage du territoire issu de « l'œil géomètre », ainsi que sur l'enregistrement légal. La propriété permet d'obtenir du crédit, de se déplacer géographiquement et identitairement (par opposition au servage⁸) et d'affirmer une valeur individuelle qui vise l'expansion.

Dans un tel contexte, en 1861, le Canadien français Hercule Beaudry s'inspire du *Conseiller du peuple* de Lamartine et publie un ouvrage au titre identique. Il passe toutefois sous silence l'éloge du commerce et de l'industrie fait par Lamartine⁹. Cela mène Beaudry à valoriser la propriété agricole¹⁰ et une identité issue du sol exaltée par les textes littéraires visant un jardin rêvant l'Édenique.



Cette perspective n'est pas la seule. Étienne Parent, comme Sarmiento, vise les réseaux commerciaux, industriels et symboliques. En 1847, Parent propose un changement culturel important. Il va à l'encontre du « Tu travailleras à la sueur de ton front » biblique et affirme que « Le travail c'est la liberté »¹¹. Parent repousse le mythe du jardin. Même s'il tend encore à prendre l'Europe et ses espaces limités comme modèle de développement civilisateur, il vise à redéfinir le rapport à l'espace, à penser une nouvelle *frontier* conforme au progrès d'une modernité culturelle et industrielle valorisant l'expansion et les ressources transformées par le

savoir.

Parent valorise déjà une mobilité qui rejette le statisme identitaire se manifestant dans tout processus d'attribution grammatical. C'est ce que souligne Sarmiento dans son journal de voyage lorsqu'il note que les Américains ne disent pas qu'ils sont pauvres, mais qu'ils sont « poor right now ». La nouvelle culture tend vers la démocratisation du changement ouvert sur l'expansion.

Le rapport du corps au territoire et à ses ancrages symboliques se fonde sur les oppositions dualistes enracinement/mobilité et propriété/non-propriété. Toutefois, le contexte de l'invention des États-nations débouche sur l'allégeance à la patrie pour tous, qu'ils soient propriétaires ou non-propriétaires. Les gens qui vivent ce problème négativement en Europe émigreront vers les Amériques en quête de titre de propriété. Les marxistes s'orienteront vers la suppression du terme propriété en en conservant l'enracinement et le collectivisme. Les libéraux économistes valoriseront le pôle mobilité, à l'instar du Vénézuélien Fermin Toro. En 1839, ce dernier produit une « Déclaration

¹Thomas Paine, « Common Sense », dans *The Complete Writings of Thomas Paine*, New York, Citadel, 1945, p. 3. Le prouve par exemple l'Alien Tort Claims Act (voté en 1789) qui accorde aux cours fédérales des États-Unis le pouvoir de juger, au civil, qui que ce soit accusé de violations graves des droits de la personne, quels que soient sa nationalité ou le lieu du délit.

²Pico Iyer, *The Global Soul*, New York, Vintage, 2000, p. 229.

³Genèse 2.

⁴Il ne s'agit pas uniquement du Cirque du Soleil, d'un film comme « Les invasions barbares » ou de l'intérêt pour le multiculturalisme, mais aussi d'un mode de vie : « Canada exports same-sex marriage. Lesbians wed in B.C. challenge tax laws in Ireland, demand union be recognized. » *Ottawa Citizen*, Wednesday, November 10, 2004, p. 1.

⁵T.C. Keefer, *Philosophy of Railroad*, Montréal, Lovell, 1853.

⁶Michael Aaron Rockland, *Sarmiento's Travels in the United States in 1847*, Princeton, Princeton University Press, 1970, p. 138.

⁷Domingo F. Sarmiento, *Facundo*, Paris, Arthus Bertrand, 1853.

⁸« Enchaîner les hommes à leur glèbe par des préjugés d'affection fut de tout temps le but secret ou découvert d'une politique oppressive et craintive de perdre sa proie. Or, comme ce fut pour rompre de telles chaînes religieuses et civiles que les Américains émigrèrent d'abord, il ne serait pas étonnant que l'émigration, en devenant pour eux un besoin d'habitude, ne réunisse encore à leurs yeux le charme d'user de leur liberté. » Constantin François Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, Paris, Courcier, 1803, p. 418.

⁹Alphonse de Lamartine, *Le conseiller du peuple*, Paris, Gosselin, 1849, p. 25 [autre édition : 1851].

¹⁰Hercule Beaudry, *Le conseiller du peuple*, Montréal, Sénécal, 1861, p. 179.

¹¹Étienne Parent, *Du travail chez l'homme*, 23 septembre 1847, dans *Textes choisis*, Montréal, Fides, éd. de P.-E. Gosselin, 1964, p. 32.

des droits » qui convient aux pays du Nouveau Monde. On y lit qu'il faut signer des traités afin de favoriser les échanges, et que cela se double de droits individuels comme le droit d'émigrer de son pays et d'être admis dans le pays de son choix¹².

Nos Amériques sont donc un rêve d'expansion individuelle, marginalisant petit à petit le mythe du jardin, mais lié à la frontière, dont l'acception passe du territorial au scientifico-culturel et à ses corrélats tels accès¹³, capitalisation du savoir, créativité, transformations, productivité sémantique¹⁴, émigration, tourisme et cosmopolitisme¹⁵.

Ces nouvelles dynamiques rejoignent aujourd'hui Lev Manovich et l'espace augmenté¹⁶. Il se définit comme une technologisation hypermobile de la circulation d'un individu dans un réseau hypersémiotisé. La *frontier* se transforme alors en un désir de cartographie du rapport corps-espace-en-mouvement pour produire un système constant de connexions-réseaux complexes par le biais des caméras de surveillance, des téléphones portatifs, des fibres optiques et des satellites.

Par leur intérêt séculaire pour le déplacement, les Amériques sont à la fine pointe de la cartographie planétaire. La sémiose généralisée entrevue par Thomas Sebeok¹⁷, à la fin des années 1970, reconfigure le mythe territorial biblique de l'homme issu de la terre, déjà modifié par la phrase de Parent « le travail, c'est la liberté », pour aboutir à un individu producteur affairé de son espace. Dans ce nouvel environnement géo-symbolique, le futur est déjà là, comme l'affirme la banque Scotia : « Success is a journey, not a destination. So, technically you're there already.¹⁸ » La *frontier* est ce nouvel espace géo-symbolique qui sait activer un champ temporel large où le consommateur¹⁹ est un constant producteur de significations.

Dans ce contexte, l'individu ne rêve plus d'une identité, mais de multiplier les images de soi dans un tout en mouvement. Voilà qui transforme le village global de McLuhan en trans-urbanité jouant du temporaire, de l'instantané, de la vitesse et de l'expansion constante des connexions²⁰.

De l'enracinement dans la glaise du roman de la fidélité, et après avoir vécu le roman de formation des Amériques qu'est *On the Road* de Jack Kerouac explorant les immensités géographiques²¹, on passe à l'individu gérant des mondes d'informa-

¹²Fermin Toro, « Europa y America », dans *La doctrina conservadora*, Caracas, Ediciones conmemorativas del sesquicentenario de la independencia (1^{re} éd. 1839), 1960, p. 212.

¹³Voir par exemple Tapscott, Don et Art Caston, *Paradigm Shift*, New York, McGraw Hill, 1995; ou encore Tapscott, Don, *Creating Value in the Network Economy*, New York, A Harvard Business Review Book, 1998.

¹⁴Voir Patrick Imbert, *Trajectoires culturelles transaméricaines*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2004.

¹⁵Ulf Hannerz, *Transnational Connections*, London/New York, Routledge, 1996.

¹⁶Voir Lev Manovich, « Pour une poétique de l'espace augmenté », dans *Parachute*, n° 113, 2004, p. 34-57.

¹⁷Thomas Sebeok, *The Sign and Its Masters*, Austin, University of Texas Press, 1979.

¹⁸*National Post*, Monday, October 18, 2004, p. FE6.

¹⁹Voilà qui est très différent de la mise en scène du monumental historico-institutionnel évoquant la gloire de l'État-Nation comme dans les célèbres statues équestres des Amériques latines.

²⁰Voir Pico Iyer : « In that respect, Toronto felt entirely on my wavelength. It assembled many of the pasts that I knew, from Asia and America and Europe; yet unlike such outposts of empire... it offered the prospect on uniting all the fragments in a stained-glass whole. » Pico Iyer, *The Global Soul*, New York, Vintage, 2000, p. 125. Pour la métaphorisation des dynamiques contemporaines par le vitrail, voir P. Imbert, *op. cit.*, p. 207.

²¹Voir P. Imbert, « Les romans du voyage et la légitimation du déplacement » dans *Le voyage identitaire : représentations romanesques et filmiques*, Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt (dir.), à paraître en 2005.

tions dans la légitimation du déplacement comme on le voit dans les best-sellers de Gaarder, Josteen, Stoll, Eco ou Martel.

La planète est désormais un mondial qui touche le local, comme le local s'étend au mondial. Quitter le local ne signifie pas vivre dans le déterritorialisé, mais plutôt dans plusieurs espaces « transportables » générant des images de soi multiples comme l'affirme le romancier Pico Iyer : « For a global soul like me, for anyone born to several cultures — the challenge in the modern world is to find a city that speaks to as many of our homes as possible²². » Pour lui, ce *home*, est Toronto.

Corps, territoire et cartographie textuelle se rejoignent dans le *home*, ce concept de la maison transportable inventant une urbanité mondialisée explorée par la réalisatrice québécoise Phyllis Katrapani dans son film en français intitulé « Home »²³. Dans un tel contexte, le stéréotype du jeu à somme nulle, typique d'une certaine modernité, ne répond plus aux fonctionnements contemporains. En effet, franchir une limite ne signifie pas perdre quelque chose. Bien au contraire! Capitaliser ne signifie pas retirer un avantage puisque la logique n'est plus limitée à un territoire fini où se glisse la peur de la pénurie renforçant les luttes propres à la mimésis d'appropriation de R. Girard²⁴.

Dans ce nouveau contexte favorisant les relations transversales des réseautages, on tente de déplacer la violence guerrière et génocidaire reliée au fonctionnement hiérarchique et vertical des États-nations. Il s'agit alors d'aboutir au concurrentiel horizontal économique-symbolique où tous, théoriquement, peuvent compétitionner. C'est ce que souligne une publicité du magazine *Forbes* rejetant toute attribution identitaire statique génératrice d'exclusion : « Zebras never wonder if they're white with black stripes. Or black with white stripes. They work together so they won't be lunch for a lion²⁵ ». Vivre dans plusieurs cultures, ce n'est pas perdre sa culture, comme apprendre d'autres langues, même l'anglais, est loin de mener à l'assimilation : « Franco-phone students, bilingual employees », dit La Cité collégiale²⁶.

Ainsi, à notre époque, la nouvelle *frontier* de la capitalisation des savoirs se combine à la multiplication des contacts inter-culturels qui nécessitent une reconnaissance mutuelle. Elle est fonction de la reconnaissance du fait que l'autre, comme nous, n'aime pas souffrir ce qui est mutilant. En ce sens, le multiculturalisme n'a rien de commun avec une territorialisation fermée, ni avec le relativisme absolu. En effet, dans nos Amériques et dans notre contexte canadien démocratique, il est par exemple possible d'empêcher les mariages forcés comme pratique culturelle de groupes qui menacent l'accès à une expansion personnelle satisfaisante.

Dans la reconnaissance qui tient compte du corps et de la légitimité des déplacements géographiques, culturels et scientifiques propres aux réalités et aux espoirs des Amériques, on peut délimiter ce qui, en l'autre, est ou n'est pas acceptable. Le relativisme est relatif et c'est pour cela qu'est visée la promotion de l'expansion créatrice de richesses culturelles et économiques provenant de l'épanouissement de chaque individu.

²²*Ibid.*, p. 125. Pour lui, un de ces espaces est la ville multiculturelle qu'est devenue Toronto, à laquelle un chapitre entier de son roman ludique est consacré. Voir aussi ce que dit Iyer au sujet du lieu d'origine : « "Where do you come from?" is coming to seem as antiquated an inquiry as "What regiment do you belong to?" » p. 11.

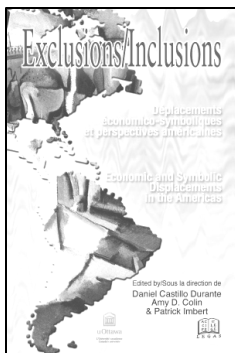
²³Diffusé en salle et sur Internet, le mardi 27 août 2002, lors du 26^e Festival des films du monde de Montréal.

²⁴René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

²⁵*Forbes*, September 18, 2000, p. 191.

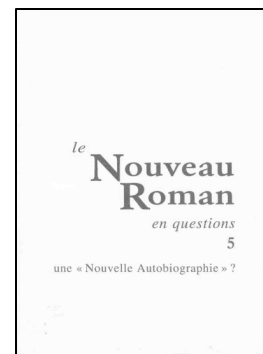
²⁶*Ottawa Business Journal*, April 24, 2000, p. 11.

Collectifs

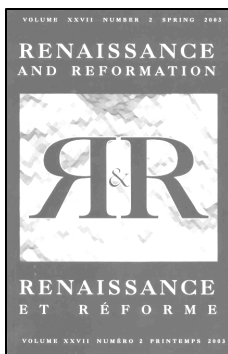


Castillo Durante, Daniel, Amy D. Colin et Patrick Imbert (dir.), *Exclusions/Inclusions : déplacements économique-symboliques et perspectives américaines/Economic and Symbolic Displacements in the Americas*, coll. des Amériques/The Americas Series/Colection de las Américas, vol. 4, Ottawa, Éditions Legas, 2005, 330 p.

Milat, Christian et R.-M. Allemand (dir.), *Le « Nouveau Roman » en questions 5 : une « Nouvelle Autobiographie » ?*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « La Revue des Lettres modernes/L'Icosathèque (20th) », 2005, 306 p.

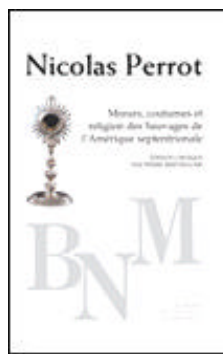


Numéro de revue



Bouchard, Mawy et Laura Willett (dir.), « La France dans l'Italie », *Renaissance et Réforme*, vol. XXVII, n° 2, 2005, 147 p.

Édition



Berthiaume, Pierre (édit.), *Mœurs, coutumes et religions des sauvages de l'Amérique septentrionale*, Nicolas Perrot, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2004, 364 p.

Articles

Bouchard, Mawy, « Avant-propos : la France et la "la barbarie du Nord" », *Renaissance et Réforme*, vol. XXVII, n° 2, 2005, p. 5-7.

—, « Utilité et diversité du "romanzo" : Giraldi Cinzio et le contexte français », *Renaissance et Réforme*, vol. XXVII, n° 2, 2005, p. 65-75.

Côté, Jean-Denis, « La représentation du hockey en littérature pour la jeunesse au Canada ». Cet article a été traduit en chinois et publié dans la revue de la section chinoise d'IBBY (International Board on Books for Young people), *China Juvenile & Children Publication*, vol. 28, 2004, p. 31-33.

Kavwahirehi, Kasereka, « La littérature orale comme production coloniale. Notes sur quelques enjeux postcoloniaux », *Cahiers d'études africaines*, XLIV (4), 176, 2004, p. 793-813.

Imbert, Patrick, « Globalization and Difference: Displacement, Culture and Homeland », *Globalizations*, vol. 1, No. 2, December 2004, p. 194-204.

Publications électroniques

Imbert, Patrick, «The Belief in Life as a 'Zero-sum Game' and the Belief in Life as a 'Win-win Game' and Intercultural Relationships», in *Interculturalism: Exploring Critical Issues*, 2005, [www.interdisciplinary.net/ci/interculturalism/ic2/ic04cfp.htm].

Olscamp, Marcel, « Jacques Brault », *Écrivains et écrivaines du Canada*, Bibliothèque et archives Canada, [<http://www.collectionscanada.ca/ecrivains/027005-7000-f.html>].

—, « Hector de Saint-Denys Garneau », *Écrivains et écrivaines du Canada*, Bibliothèque et archives Canada, [<http://www.collectionscanada.ca/ecrivains/027005-8000-f.html>].

Recensions

Côté, Jean-Denis, « *La distance habitée* : l'extraordinaire capacité de résistance des cultures marginalisées », *Liaison*, n° 123, été 2004, p. 50.

—, « Édith Madore, *Les 100 livres québécois pour la jeunesse qu'il faut lire*, Québec, Nota Bene, 2002 », *University of Toronto Quarterly*, vol. 73, No. 1, Winter 2003-2004, p. 544-545.

Lepage, Yvan, « Luca Barbieri, éd., *Le Liriche di Hugues de Berzé* (Milano, Edizioni C.U.S.L., 2001) », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 47, fasc. 4, 2004, p. 379-380.

Chapitres de livres

Arentsen, Maria Fernanda, « Carlos Fuentes ou la frontière dans tous ses états », dans *Exclusions/Inclusions. Déplacements économique-symboliques et perspectives américaines*, D. Castillo Durante, A. D. Colin et P. Imbert (dir.), Ottawa, Legas, p. 111-121.

Castillo Durante, Daniel, « L'anonyme des Amériques », dans *Exclusions/Inclusions*, p. 231-239.

Clément, Anne-Lise, « “Mériter [ou non] de mourir” : les héroïnes lapidées de Yasmina Khadra et de Marie-Claire Blais », dans *Exclusions/Inclusions*, p. 65-76.

Delorme, Julie, « Putain : stéréotype ou identité en marge? Putain de Nelly Arcan », dans *Exclusions/Inclusions*, p. 241-252.

Dumas, Nathalie, « “Le Dernier-Jour-du-Monde-tel-que-nous-l'avions-connu” : analyse du discours fictionnel français sur le 11 septembre 2001 », dans *Exclusions/Inclusions*, p. 41-50.

Forget, Danielle, « Discours et convivialité en contexte de mondialisation », dans *Exclusions/Inclusions*, p. 253-260.

Grutman Rainier, « B comme Belgique, Bonaparte, Baudelaire : une exploration du discours social sous le Second Empire », dans *Voyages dans le Grand Larousse*, M. Prévost et Y. Portebois (dir.), Université de Toronto, Centre d'études du XIX^e siècle Joseph Sablé, coll. « À la recherche du XIX^e siècle », 2005, p. 47-65.

—, « La textualisation de la diglossie dans les littératures francophones », dans *Des cultures en contact : visions de l'Amérique du Nord francophone*, J. Morency, H. Destrempe, D. Merkle et M. Pâquet (dir.), Québec, Éditions Nota Bene, 2005, p. 201-222.

—, « Le Belge en idiot de la famille », dans *Les têtes de Turc*, 7^e colloque des Invalides, J.-J. Lefrère et M. Pierssens (dir.), Tusson, Du Lérot, coll. « En Marge », 2004, p. 93-101.

—, « Amnésie, littérature et nation : l'exemple de la Belgique », dans *Littératures en Belgique : diversités culturelles et dynamiques littéraires*, D. De Geest et R. Meylaerts (dir.), Bruxelles-Francfort, Presses Interuniversitaires Européennes/Peter Lang, 2004, p. 51-67.

Imbert, Patrick, « Désir d'antériorité et exclusion », dans *Exclusions/inclusions. Déplacements économique-symboliques et perspectives américaines*, p. 17-27.

Martineau, France et V. Déprez, “Microparametric Variation and Negative Concord”, in *Contemporary Approaches to Romance Linguistics. Selected Papers from the 33rd Linguistic Symposium on Romance Languages*, Auger, Julie, Clancy Clements & Barbara Vance (eds), Amsterdam, John Benjamins, 2004, p. 139-158.

Milat, Christian, « Robbe-Grillet : autobiographie ou anthropographie ? », dans *Le « Nouveau Roman » en questions 5 : une « Nouvelle Autobiographie » ?*, Christian Milat et Roger-Michel Allemand (dir.), Paris, Lettres modernes Minard, coll. « La Revue des Lettres modernes/L'Icosathèque (20th) », 2005, p. 91-109.

— et R.-M. Allemand, « “Nouveau Roman”, “Nouvelle Autobiographie” ? », *ibid.*, p. 13-43.

Olscamp, Marcel, « Point final », dans *D'une lettre à l'autre. Abécédaire* [livre d'art], Jean-Pierre Gauvreau (dir.), Trois-Rivières, Atelier Presse-Papier, 2005, [s. p.].

Communications

Bouchard, Mawy, « La diversité à l'œuvre : les femmes et le roman d'Ancien Régime », Université d'Ottawa, série « Découverte », 15 février 2005.

Côté, Jean-Denis, « La portée didactique du roman d'apprentissage au Québec », Université du Québec en Outaouais, 3 février 2004.

—, « *Le noir passage* de Jean-Michel Schembré : une œuvre à la frontière du récit de voyage et du roman d'apprentissage », congrès mondial du Conseil international d'études francophones, Liège (Belgique), 21 juin 2004.

—, « La littérature pour la jeunesse en classe de français langue étrangère », École des langues vivantes, Université Laval, 8-9 juillet 2004.

—, « Le Québec et le Canada : portrait de la situation politique actuelle et présentation de quelques œuvres littéraires », congrès mondial conjoint de la FIPF et de l'AATF, Atlanta, 20 juillet 2004.

—, « La portée didactique de la littérature pour enfants » et « Portrait de la francophonie canadienne », Faculté des langues, Universidad Autónoma Del Estado de México, Toluca, 19 et 21 octobre 2004.

—, « La portée didactique du roman *Les mémoires interdites* d'Ann Lamontagne », colloque *La recherche en littérature pour la jeunesse : enjeux et avancées* du laboratoire de recherche L'Oiseau bleu, Université du Québec à Trois-Rivières, 16 novembre 2004.

Grutman Rainier, « L'écrivain bilingue et ses publics », colloque international *L'hospitalité des langues : Multilinguisme et métissages dans la littérature moderne et contemporaine*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand (France), 2-4 décembre 2004.

—, “Quoting Europe: Romanticism's intertextual maps”, colloque international *Mythologies, Foundation Texts and Imagined Communities*, Université Charles-IV, Prague, 5-7 nov. 2004.

Hotte, Lucie, « Écriture du minoritaire amérindien et franco-ontarien », Centre d'études canadiennes d'Avignon et du Vaucluse, Université d'Avignon (France), 22 février 2005.

Kavwahirehi, Kasereka, « Henri Lopes : De la nation à la relation », Université Carleton, 8 avril 2005.

— « V.Y. Mudimbe et le roman philosophique », Université de Montréal, 15 mars 2005.

Imbert, Patrick, “The belief in life as a ‘zero sum game’ and the belief in life as a ‘non-zero sum game’ and intercultural relationship”, Conférence *Interculturalism*, Vienne (Autriche), 2-5 décembre 2004.

—, « Trajectoires culturelles transaméricaines : rejet du dualisme et valorisation du tiers », Séminaire du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), Université de Montréal, 12 janvier 2005.

—, « Transformations culturelles et littéraires chez les francophones du Canada dans le contexte des Amériques », Club Richelieu d’Ottawa, 19 janvier 2005 (retransmis à Podium Télévision Rogers Cable, canal 23).

— « Religion, souveraineté et économisme », Université Concordia (Montréal), séminaire de Erin Manning intitulé « Religion et souveraineté à travers les films québécois », 25 janvier 2005.

—, “The Garden and its multiple Contexts in Canada, the USA and Latin America”, Congrès de l’American Comparative Literature Association, University of Pennsylvania, State College, Pennsylvania, 11-13 mars 2005.

—, “Violence, Theory, and Literature”, colloque *Violence and the Changing Geopolitical Order in Literature and the Arts*, University of Oregon, Eugene, 25-26 mars 2005.

—, “Across, Through and Between: ‘Trans’ as *Taking Place* rather than *Having a Place*”, Colloque *Thinking Beyond the Nation/Penser au-delà de la nation*, Carleton University, 2 avril 2005.

Lepage, Yvan, « Éditer *Menaud maître-draveur* », Société des écrivains canadiens de l’Outaouais, Ottawa, 13 janvier 2005.

Martineau, France, « Des Voix du passé : un triangle épistolaire entre Montréal et le Colorado au XIX^e siècle », Queen’s University, 30 novembre 2004; Glendon College, York University, 1^{er} février 2005.

— et **R. Mougeon**, “*Vais, vas, m’as* in spoken French: a diachronic and dialectal perspective”, *Linguistic Symposium on Romance Languages*, Austin, février 2005.

Olscamp, Marcel, « Jacques et ses maîtres », Table ronde organisée par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, Librairie Olivieri (Montréal), 20 janvier 2005.

—, « Le réseau du solitaire : la correspondance ferronienne », séminaire « Archives, manuscrits et invention de soi », Département des littératures, Université Laval, 10 mars 2005.

—, « L’atelier du moraliste. Jacques Ferron et ses carnets gaspésiens (1946-1948) », séminaire « En marge de l’œuvre. Cahiers et carnets d’écrivain », Département d’études littéraires, Université du Québec à Montréal, 14 mars 2005.

Yergeau, Robert, « Adrien Thério, le ministère des Affaires culturelles du Québec et l’Ontario français », Ottawa, Les Rendez-vous du CRCCF», 29 mars 2005.

—, « Le prix David et la Faculté des arts de l’Université de Sherbrooke à la fin des années soixante », Journée d’échanges scientifiques de l’Association québécoise pour l’étude de l’imprimé (AQÉI), Université de Sherbrooke, 8 avril 2005.

Divers

Kunstmann, Pierre : participation à la Journée d’étude sur le Dictionnaire de Moyen Français, Nancy, ATILF/CNRS, 14 octobre 2004.

— président et animateur de la réunion fondatrice du Consortium pour les Corpus de français médiéval, Nancy, ATILF/CNRS, 15 octobre 2004. Ce consortium rassemble plusieurs institutions : ATILF/CNRS, École normale supérieure, École des Chartes, Université de Stuttgart, Université de Zürich et, bien sûr, le Laboratoire de français ancien de l’Université d’Ottawa.

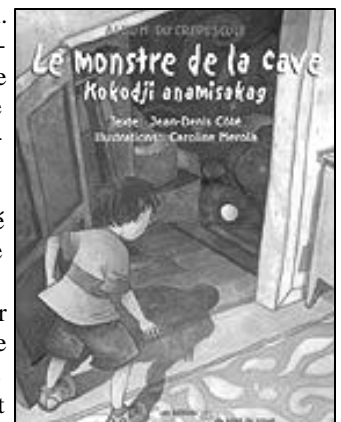
Martineau, France : mise sur pied et supervision de trois ateliers *Langue, histoire et identité*, dans le cadre d’un projet de maillage entre l’Université d’Ottawa et l’école secondaire d’Embrun (projet EducAction du Cabinet du vice-recteur aux études / GTRC *Modéliser le changement : les voies du français*).

Prix et distinctions

Côté, Jean-Denis : finaliste, à titre d’écrivain, pour le Prix de la relève de la Fondation pour les arts, les lettres et la culture en Outaouais (novembre 2004).

Son roman, *Le monstre de la cave* (ill. de Caroline Merola, Saint-Damien-de-Brandon, Éditions du Soleil de minuit, 2002, 24 p.), vient de faire l’objet d’un 2^e tirage de 2000 exemplaires.

En septembre 2004, Jean-Denis Côté a obtenu du Service de la recherche de l’Université d’Ottawa une bourse complémentaire postdoctorale pour son projet de recherche sur « la portée didactique du roman d’apprentissage destiné aux adolescents au Québec et en Ontario français ».



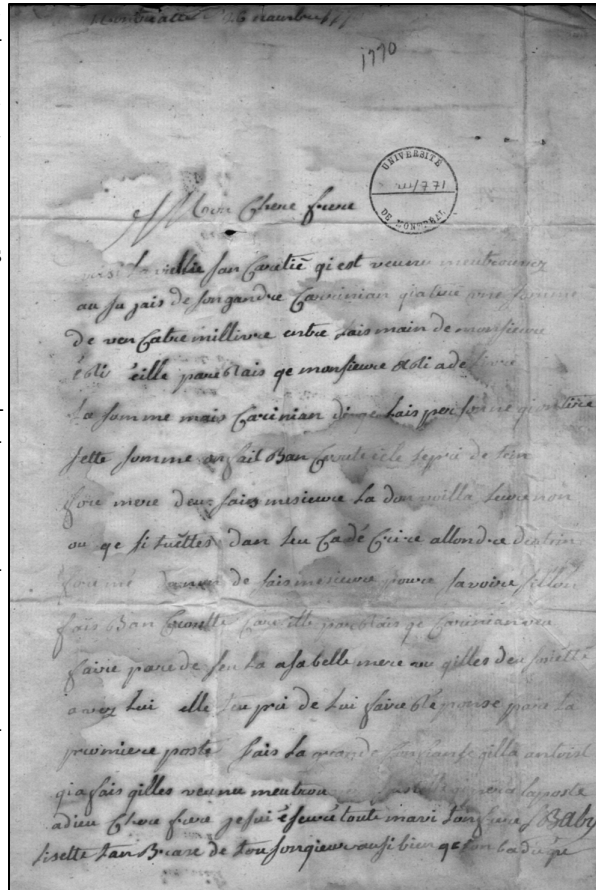
Recherche

Martineau, France, chercheure principale, « **Modéliser le changement : les voies du français (CRSH, 2005-2009)** (2 500 000 \$)

Fortement enracinée dans les structures sociales, la langue jouit d'une grande force identitaire. Le français, l'une des deux langues officielles du Canada, est aussi une langue parlée dans plusieurs pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et des Caraïbes. L'idée du français comme la langue d'une mère patrie, la France, irradiant vers toutes les communautés étrangères qui l'utilisent, est révolue. Le français doit se percevoir comme une langue appartenant à tous ses locuteurs et se donner des normes de développement qui font la promotion de son identité à travers la diversité de ses formes. Cette évolution du français doit également déboucher sur une révision en profondeur de la définition de son identité. Depuis le XIII^e siècle, lorsque commença à s'affirmer la supériorité de la langue de Paris, jusqu'à la Révolution qui l'imposa comme fondement de la nation, le français s'est toujours représenté comme une langue soucieuse de l'unicité de sa norme. Cette perspective voile une réalité importante : le français s'est toujours développé dans la diversité. Notre Grand Travail se présente comme un vaste chantier qui explorera la variété des formes du français en partant du moment où le français s'est implanté de façon durable au Canada (XVII^e-XVIII^e siècles) et en remontant ses racines jusqu'au Moyen Âge (IX^e siècle).

Notre étude du français est essentielle pour construire un modèle théorique renouvelé du changement linguistique. Jusqu'à maintenant, l'histoire du français s'est construite pour la période qui nous intéresse à partir de deux sources principales : le discours à propos de la langue (grammaires, défenses et illustrations du français et autres textes de nature idéologique) et les grands textes littéraires (depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à Racine ou Corneille). Sans négliger ces corpus, nous comptons aborder les questions fondamentales sur le changement par l'établissement d'un corpus représentatif d'une société plurielle en ajoutant aux corpus traditionnels des corpus touchant d'autres sphères de la vie sociale : archives judiciaires, notariales, traités, récits de voyage. L'élaboration d'un modèle informatique, prenant appui sur la technologie de pointe et des méthodes qui ont fait leurs preuves dans des équipes travaillant sur l'anglais médiéval et le portugais médiéval, permettra de gérer la complexité de la langue et d'articuler les conditions externes et internes du changement : la recherche d'équilibre en fonction des différents systèmes grammaticaux en compétition, les rapports dialectiques soutenus avec d'autres langues et les pressions externes provenant des affirmations identitaires des populations. Le modèle quantitatif et formel propre au français que nous développerons, parce qu'il s'intègre à un courant de recherche sur d'autres langues (anglais et portugais) créera une synergie unique : nous pourrions mesurer, pour des états de langue différents mais aussi pour des langues différentes, les configurations variables du changement.

La force de cohésion de notre équipe, constituée de chercheurs dans trois disciplines des sciences humaines (linguistique, littérature, histoire) et des sciences informatiques et mathématiques, répartis dans neuf pays (Canada, États-Unis, France, Danemark, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie, Brésil, Portugal), résulte d'une décennie de partenariats et de collaborations. Nous avons également établi des partenariats avec de grands centres d'archives et des organismes de recherche réputés (ARTFL, Centre ATO, Toposcan, Balsac/Laboratoire de géographie historique, Strathy Language Unit, Bibliothèque et Archives nationales du Canada, les Archives nationales du Québec à Québec, Les Archives Nationales du Québec à Montréal, la Division des Archives de l'Université de Montréal, le Centre d'études acadiennes de Moncton, les Archives départementales de Charente-Maritimes) ainsi qu'avec la maison d'édition Champion.



Division des Archives, Université de Montréal,
Corpus de français familier ancien, F. Martineau

Appliqué au français, notre modèle permettra de répondre à des questions fondamentales sur le changement linguistique et sur les sociétés qui en sont la source. Quels sont les moteurs linguistiques et sociaux du changement? Comment se propage-t-il? Quels sont les effets du contact entre langues ou dialectes différents sur l'évolution d'une langue? Et comment les sociétés ont-elles géré le contact de langues? Comment définir le poids démographique de certains groupes, linguistiques ou sociaux, dans ce changement? Comment s'affirment une norme et une identité linguistique? La diversité linguistique est ancrée dans l'histoire même du Canada (langues des premières

nations, bilinguisme des colons, contact entre l'anglais et le français, multiculturalisme). Déjà privilégié par cette perspective historique et l'expertise canadienne sur le changement linguistique, le Canada consolidera son leadership en recherches fondamentales sur le français parmi les pays francophones. Ce Grand Travail aura des retombées importantes, non seulement sur la communauté universitaire, mais aussi à l'extérieur de celle-ci. Par une meilleure compréhension de son patrimoine linguistique, de sa diversité et de ses normes, la communauté canadienne pourra mieux se situer dans l'espace francophone actuel et proposer de nouvelles voies pour le français.

Kavwahirehi, Kasereka, « Entre le local et le global : les savoirs à l'œuvre dans le roman africain » (CRSH, 2005-2008)

En saisissant le roman francophone d'Afrique subsaharienne dans la tension qui le situe entre le local et global, ce projet voudrait étudier les enjeux poétiques, idéologiques et épistémologiques liés à la mise à l'œuvre des « savoirs endogènes » et des savoirs institués, précisément ceux des sciences humaines et sociales, dans sa construction narrative.

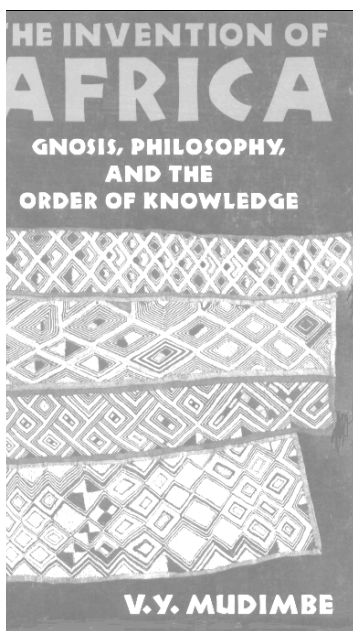
Ce faisant, on veut montrer que, grâce à sa capacité de faire jouer ensemble, en les brassant ou en les laissant

se remettre en question, des systèmes de savoirs et de valeurs qui, dans la logique binaire coloniale, étaient perçus comme incompatibles, le roman francophone africain postcolonial peut apporter un éclairage capital au processus de redéfinition et de réorganisation des savoirs et des valeurs et, par là même, concourir à la décolonisation des sciences humaines et sociales que les intellectuels africains appellent de tous leurs vœux.

Dans le sillage de ce premier objectif, on veut aussi mettre en relief l'éclairage que le roman

africain, qui se déploie dans l'interface entre le local et le global, peut jeter sur la politique culturelle de la globalisation et permettre une nouvelle compréhension de l'identité culturelle et des interactions transculturelles.

Enfin, on voudrait montrer les limites de certaines théories et méthodes mobilisées dans le discours critique sur le roman africain et suggérer quelques voies pour les dépasser. Il s'agit des théories dont le caractère monotopique — elles s'enracinent uniquement dans la tradition occidentale, qui a développé une conception particulière de l'écriture et un rapport tout aussi particulier au texte — ne permet pas l'éclairage de certains enjeux des textes dans lesquels s'effectue la reprise d'une tradition interrompue par l'impérialisme culturel occidental. Il en va ainsi de la théorie postmoderne de la fin des grands récits avancée par François Lyotard et des méthodes que certains critiques appliquent, comme à partir d'un point de Sirius, sur le texte africain sans en interroger les limites ou les présupposés. Le grand risque est alors d'étouffer la veine véritablement subversive qui irrigue le roman africain postcolonial, laquelle pourrait donner lieu à l'élaboration d'une nouvelle théorie du texte et de la littérature qui ne soit pas l'universalisation d'une tradition particulière.



Colloques

Bouchard, Mawy : appel de communications concernant deux colloques organisés par le Collège de sociocritique de Montréal (propositions à soumettre avant le 1^{er} juin).

• **Université d'Ottawa, 28 octobre 2005 : Portrait de l'homme de lettres en héros - La dialectique de la bravoure et de l'écriture**

L'année 2005 marque le centenaire de Jean-Paul Sartre, théoricien de l'engagement et créateur de nombreux personnages appelés à jouer le rôle de l'intellectuel héroïque. Pour cette occasion, le Collège de sociocritique de Montréal, en collaboration avec le Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, organise un colloque dont l'objectif est d'examiner des situations et des œuvres dans lesquelles les figures du Héros et du Penseur se fondent en une seule.

L'écriture et la pensée de l'homme de lettres (intellectuel, littéraire, philosophe ou savant) ont souvent été considérées comme des armes. Elles ont été associées au courage et à la force du guerrier, à la grandeur d'âme et à l'abnégation qui font l'étoffe des héros les plus romanesques. Un imaginaire de l'héroïcité et de la quête a de la sorte servi à affirmer la valeur prépondérante du fait intellectuel et littéraire, de la critique et de leur expression publique. C'est cet imaginaire héroïque de l'écriture et son déploiement à travers les siècles qui seront les objets de notre réflexion. Quels sens peut prendre par exemple l'héroïsme de l'homme de lettres au Moyen Âge, à la Renaissance et sous l'Ancien régime? La perception du poète comme prophète au XIX^e siècle a-t-elle mené à la naissance de la catégorie de l'intellectuel moderne? Quels liens peuvent être tissés entre la création d'un héros intellectuel et la stratégie que l'écrivain ou l'artiste élabore afin de se positionner dans le champ littéraire de son époque?

Sans restreindre notre perspective à une période, à une littérature ou à un type particulier de représentation, nous sommes intéressés par des études qui abordent des questions de ce type du point de vue de la sociocritique, de l'analyse du discours et de la sociologie de la vie littéraire.

• **Université d'Ottawa, 27 octobre 2005 : Colloque des jeunes chercheurs en sociocritique et analyse du discours**

Depuis huit ans, le Colloque des jeunes chercheurs en sociocritique et en analyse du discours organisé par le Collège de sociocritique de Montréal permet de jeter un regard sur les travaux de la relève. Loin de promouvoir une grille de lecture unique, la sociocritique permet l'interrogation des médiations entre textes et contextes (historique, institutionnel, économique, social), l'analyse des phénomènes d'intertextualité et d'interdiscursivité ainsi que la microlecture de l'inscription du discours social dans le texte. Persuadés que c'est par la confrontation entre approches et disciplines que la sociocritique et l'analyse des discours pourront continuer à progresser, nous maintenons l'ouverture interdisciplinaire du colloque d'année en année.

Nous invitons les étudiants des 2^e et 3^e cycles des diverses disciplines des sciences humaines à nous soumettre une proposition de communication. Cette année, nous serons particulièrement intéressés par tout projet se rapportant à l'analyse de discours, littéraires ou non, qui représentent l'homme de lettres, l'intellectuel, l'artiste ou le penseur en héros. Souhaitant offrir un lieu propice aux échanges et aux débats d'idées, le Collège confiera à des chercheurs aguerris la tâche de répondre. Ils lanceront la discussion en commentant les communications des participants.

Imbert, Patrick : 2^e Congrès annuel mondial de l'International American Studies Association, 18-20 août 2005, Université d'Ottawa.

Thèses soutenues

Boulanger, Ghislaine, « Feintes, essences et mimésis chez Nicole Brossard, Patrick Imbert et Marie-Claire Blais ».

Thèse de doctorat dirigée par Lucie Hotte, 5 avril 2004.

Cette thèse aborde les problèmes d'essentialisme sous l'angle de la rhétorique afin d'élucider leurs rapports complexes avec divers types de feintises.

À la lumière des notions d'essentialisme feint et de mimésis d'appropriation (René Girard) surgissent ainsi les revers discursifs d'apparentes essences identitaires et l'envers de la fameuse utopie féministe; émergent progressivement certaines nuances identitaires qui, souvent éclipsées par le féminin essentiel ou camouflées sous des fards plus admissibles, passent généralement inaperçues.

L'étude des feintises sous-jacentes à l'essentialisme brossardien nous amène donc, en première partie, à secouer les effets de redondance et d'antinomie qui empêchèrent, au Québec, de conjuguer explicitement les écritures lesbiennes au féminin, voire au masculin. Nous revisitons les fondements théoriques d'un champ littéraire aux limites duquel furent notamment refoulés des positionnements hybrides, des travestissements, et démontrons en outre comment la dimension lesbienne, quoique longtemps associée au féminisme radical, ne franchit toutefois certaines frontières institutionnelles qu'au prix de son apparente dépolitisation.

Tandis que le féminisme brossardien essentialise l'identité lesbienne, nous voyons celle-ci s'ouvrir, en seconde partie, à d'autres modes existentiels. Par le truchement du caméléonisme et des figures de la ressemblance se composent de nouvelles impostures lesbiennes : chez Patrick Imbert, un effet discursif d'amour lesbien entre un homme et une femme et, chez Marie-Claire Blais, des sujets dont l'identité lesbienne n'acquiert de légitimité qu'en passant par/pour d'autres. Alors que le récit imbertien soulève des questions relatives à la transgression des genres scripturaires et identitaires, le roman blaisien met en cause une communauté où s'effacent paradoxalement les positionnements empruntés.

Bibeau, Amélie, « Cyrano de Bergerac, un utopiste singulier ». Thèse de maîtrise dirigée par Pierre Berthiaume, 17 mars 2004.

Poète, libertin, romancier, personnage d'une pièce de théâtre qui porte son nom, Cyrano de Bergerac, reste, malgré tout, méconnu. L'Autre monde ou les États et Empires de la Lune et Les États et Empires du Soleil sont à peine nommés dans les ouvrages portant sur le roman classique et sur l'utopie.

Pourtant, l'œuvre du « libertin »

annonce mieux l'utopie des Lumières que nombre de textes utopiques de son époque. Cette thèse vise à mettre en lumière les caractéristiques communes à l'œuvre de Cyrano et à quelques contes philosophiques de Voltaire afin de dégager l'originalité de L'Autre Monde et de redonner à l'œuvre de Cyrano la place qui lui revient, c'est-à-dire celle d'une œuvre annonciatrice de la pensée, des théories et des idées du Siècle des lumières.

Cullen, Heather, « L'herbier de force : l'intertexte botanique chez Jacques Ferron et Réjean Ducharme ».

Thèse de maîtrise dirigée par Marcel Olscamp, 21 juin 2004.

Cette étude cherche à déterminer le fonctionnement des inscriptions narratives, discursives et thématiques de l'intertextualité botanique dans les œuvres de Jacques Ferron et de Réjean Ducharme. Ces deux écrivains, par ailleurs très différents l'un de l'autre, partagent cependant une même pratique, celle d'insérer dans leurs écrits des citations et des emprunts tirés d'un traité botanique très célèbre au Québec : La Flore laurentienne (1935) du frère Marie-Victorin. L'œuvre scientifique de cet ecclésiastique de renommée mondiale – fondateur, durant les années 1930, de l'Institut botanique et du Jardin botanique de Montréal – se trouve transformée dans son nouveau contexte fictionnel.

À la lumière de l'éco-critique (nouvelle méthode d'approche du texte littéraire qui s'inspire de la critique intertextuelle et de la science de l'écologie), ce projet cherche à découvrir comment Jacques Ferron et Réjean Ducharme, qui appartiennent à deux générations différentes d'écrivains, ont tous deux manifesté le même désir d'employer et de renouveler un herbier particulier. Nous étudierons les multiples moyens par lesquels Ferron et Ducharme ont donné à l'ouvrage de Marie-Victorin le statut de texte quasi sacré, comme s'il s'agissait d'un herbier « de force ».

Tout un réseau de références à la nature se révèle par la suite dans le corpus qui fait l'objet de notre analyse : le paradis terrestre, le catalogue, les échanges de fleurs et la référence intertextuelle à un ensemble d'auteurs qui ont aussi manifesté une certaine prédilection pour le monde végétal (Honoré de Balzac, Félix-Antoine Savard, Paul-Marie Lapointe, Émile Nelligan, Colette, Emily Dickinson, etc.). De plus, la langue « morte » du latin botanique s'oppose au langage « vivant » et polysémique de l'ancolie, du crocus, de l'amélanchier et des pissenlits pour brosser un paysage particulièrement québécois. Le ludisme et/ou le respect de ces emprunts cachent-ils un message insolite, une plaidoirie pour l'écologie du Québec? Il semble que Jacques Ferron et Réjean Ducharme ont voulu glisser dans leurs récits un ancrage extratextuel stable, repérable et durable : la flore dans toutes ses manifestations. La végétation occupe un espace textuel considérable chez ces deux romanciers, ce qui prête à l'herbier un nouveau champ d'influence : celui de la fiction.



Delorme, Julie, « Le tabou et ses représentations littéraires : *Ma mère* de G. Bataille, *Le Nécrophile* de G. Wittkop et *Putain* de N. Arcand ».

Thèse de maîtrise dirigée par Daniel Castillo Durante, 12 août 2004.

Le tabou opère comme une instance d'interdiction. Il frappe de prohibition toute activité susceptible de remettre en question des pratiques et des images que la société sacralise. Paradoxalement, la parole littéraire ouvre des espaces de représentation où diverses formes de transgression sont dévoilées.

L'objet principal de cette thèse est d'interroger les conditions qui rendent possible la représentation du tabou dans le cadre de la littérature francophone contemporaine. Comment représenter quelque chose qui, par sa nature, exige le secret, le non-dit, l'occulte pour se constituer?

*Dans l'impossibilité d'analyser toutes les figures de l'interdit, cette thèse privilégie les trois types suivants : l'inceste, la nécrophilie et la prostitution. L'analyse des textes de *Ma mère* de Georges Bataille (1967), de *Le Nécrophile* de Gabrielle Wittkop (1972) et de *Putain* de Nelly Arcand (2002) découvre les différentes stratégies d'écriture sous-jacentes à une représentation subversive du tabou en littérature.*

Fortin, Steve, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture ».

Thèse de maîtrise dirigée par Robert Yergeau, 16 août 2004.

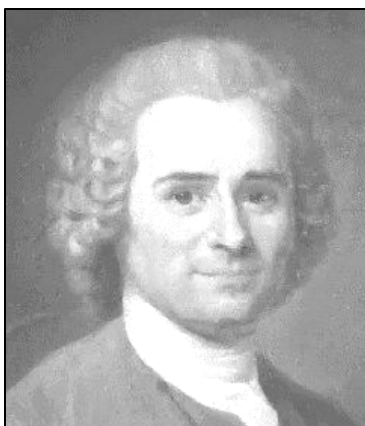
L'objet de cette thèse est d'analyser la place qu'occupe la poésie de Denis Vanier à l'époque de l'émergence et du rayonnement de la contre-culture au Québec. Pour ce faire, nous nous sommes intéressés à ses trois premiers recueils parus entre 1965 et 1973, période qui coïncide de manière générale avec l'essor du mouvement de la contre-culture.

*Comme le mouvement contre-culturel dénonçait un certain nombre de valeurs sociales, nous nous arrêterons, dans un premier temps, à ces aspects, pour mieux mesurer dans un deuxième temps son influence sur la littérature québécoise. Nous étudierons ensuite *Je, Pornographic*, *delicatessen* et *Lesbiennes* d'acid de Denis Vanier, à l'aune de la contre-culture. Nous serons ainsi en mesure de comprendre pourquoi ce poète est associé d'emblée à ce mouvement et comment il en critique certains de ses idéaux fondamentaux jusqu'à mettre en doute la pertinence du mouvement lui-même.*

Huot, Martine, « Un amour de papier ou les pouvoirs déréalisants de la lettre ».

Thèse de maîtrise dirigée par Marie-Laure Girou Swiderski, 7 décembre 2004.

La relation épistolaire entre Jean-Jacques Rousseau et la comtesse d'Houdetot a ceci de particulier qu'elle se transforme en échange mortifère.



Cette correspondance met en évidence la potentialité démiurgique de l'écriture épistolaire et sa dimension solipsiste. La lettre confère à l'épistolier des pouvoirs déréalisants qui lui permettent de transformer l'autre et la réalité, à l'image de ses désirs. Cependant, les créations générées par l'écriture s'avèrent plus satisfaisantes. L'épistolier en vient donc à préférer l'écriture à la vie, la fiction à la réalité. L'échange fait disparaître le destinataire au profit de son double d'encre et de papier, ce qui revient à dire que le scripteur dialogue avec lui-même par le détour d'un être fantasmé.

Au terme de cette double métamorphose, celle de l'autre et celle de la réalité, il ne reste plus au moi que lui-même comme partenaire et, croyant à la maîtrise parfaite de l'autre et du monde, il se suffit à lui-même comme Dieu.

Level, Cora Lynn, « La masculinité dans *Le pavillon des miroirs* de Sergio Kokis ».

Thèse de maîtrise dirigée par Lucie Hotte, 9 décembre 2004.

*Cette thèse porte sur la (dé)construction identitaire masculine qui est fictionnalisée dans *Le pavillon des miroirs* de Sergio Kokis. J'adopte une approche féministe, qui permet d'aborder la notion du genre sexué, et j'utilise également une analyse postcoloniale afin d'identifier les divers contextes historiques et culturels et leurs influences sur la formation d'une identité masculine dans le roman. Celui-ci me semble pertinent grâce à sa mise en fiction d'un narrateur masculin qui se cherche et se questionne, se reconnaissant dans plusieurs cultures. Le fait de se trouver entre deux cultures, entre deux espaces, et ce, malgré les difficultés que cela entraîne, permet d'avoir une perspective nouvelle, de jeter ainsi un regard neuf sur les deux lieux. Derrière la façade du privilège masculin se trouvent, j'en soulève l'hypothèse, des ambiguïtés profondes qui indiqueraient probablement non seulement un discours défensif et antiféministe, mais aussi une envie authentique de contestation. La lectrice féministe se doit de reconnaître l'anxiété et l'angoisse qui se trouvent à la base du patriarcat et au centre de la voix narrative de Kokis.*

Martin-Hubard, Marie, « François Hertel, témoin et participant des grands débats des années trente au Québec. Le dialogue d'un intellectuel catholique et nationaliste avec son époque ».

Thèse de maîtrise dirigée par Robert Major, 14 septembre 2004.

François Hertel était un intellectuel catholique et nationaliste à l'avant-scène de la vie littéraire, dans les années trente et quarante au Canada français. Ses premières œuvres restituent dans leur essence le discours de l'époque sur la nation, la politique, l'économie, la culture et le sort réservé à la jeunesse.

*Ses trois premiers essais, *Leur inquiétude* (1936), *Pour un ordre personnel* (1942) et *Nous ferons l'avenir* (1945), méritent d'être relus. On les associe naturellement au roman *Le beau risque*, une œuvre nationaliste elle aussi, leur synthèse en quelque sorte.*

Leur inquiétude témoigne de la déférence de Hertel pour la France, caractéristique d'une époque où la mère patrie était encore une référence essentielle. Pour un ordre personnel

Thèses soutenues

nous plonge au cœur de la querelle philosophique sur l'individu, la personne et la société. Dans *Nous ferons l'avenir*, Hertel presse ses compatriotes de se pénétrer d'une mystique nationale positive, et de se défaire de leur attitude de vaincus et d'inférieurs. Enfin, le discours religieux, philosophique et nationaliste de Hertel devient celui de Pierre Martel, le héros du roman *Le beau risque*. Hertel convie l'adolescent, et toute la jeunesse avec lui, à créer un État français et catholique sur les bords du Saint-Laurent.

Ouellette, Michel, « Iphigénie ».

Thèse de maîtrise dirigée par Lucie Hotte, 28 juin 2004.



Dans la présente thèse, j'ai réfléchi sur la création littéraire. Dans un premier temps, j'ai écrit une nouvelle version du mythe d'Iphigénie. Animé d'un désir de me distancier des autres versions, j'ai adopté une stratégie qui consiste à redéfinir le mythe en fonction de recherches en archéologie, sous une perspective féministe et en intégrant des considérations sociologiques et politiques contemporaines. S'ouvre alors un questionnement sur la réception d'une telle œuvre

qui débouche sur une analyse d'une certaine dramaturgie franco-ontarienne qui mène à une réflexion plus profonde sur ma propre démarche artistique. Du réel qui nourrit la fiction à la fiction qui se nourrit d'elle-même, j'ai pu voir les signes d'une déchéance esthétique dans mon parcours créatif.

La découverte d'une forme élémentaire au cœur même d'une bonne partie de mes œuvres m'incite à reconsidérer mon engagement littéraire.

Person, Alain,

« Diderot et la satire »

Thèse de doctorat dirigée par Pierre Berthiaume, 8 avril 2005.

Nous connaissons l'écrivain Diderot, le philosophe, le directeur de l'*Encyclopédie*, l'esthéticien, voire le scientifique. Sur un autre plan, Diderot auteur satirique demeurerait, en grande partie, à découvrir.

Nous nous proposons de montrer l'ampleur et la diversité des liens qui unissent Diderot à la satire en expliquant ce que représente la satire pour Diderot, en montrant dans quelle mesure et à quelles



conditions Diderot est un auteur satirique, et de quelle manière il satirise.

Après avoir défini la satire et après avoir rappelé ce que la notion recouvre historiquement comme genres et comme formes, nous étudions les sens que prend le terme chez Diderot et les rapports de celui-ci avec les auteurs satiriques canoniques.

Nous abordons ensuite l'œuvre satirique de Diderot selon trois axes. Entre l'abstraction et le réalisme le plus cru, l'auteur satirique possède une manière qui lui est propre de représenter son milieu. Dans cette perspective, nous analysons les représentations satiriques chez Diderot d'après les notions d'abstraction (allégories, rêves, animalisation), de monde inversé (utopie) et de théâtralisation du monde.

Le deuxième axe de notre étude s'attache aux textes de fiction. Outre les poésies satiriques, nous examinons les œuvres les plus connues de Diderot sous l'angle de l'esthétique comico-sérieuse (les *Satires première et seconde*), de la *ménippée* (Les *Bijoux indiscrets*, Jacques le Fataliste) et sous l'angle de la satire romanesque (La *Religieuse*).

Le troisième et dernier volet de la thèse porte sur les pratiques polémiques (lettres ouvertes, apologies) et pamphlétaires de Diderot, ainsi que sur l'usage particulier qu'il fait du paradoxe.

Stauble, Katherine, « La fécondité et le couple créateur chez Jacques et Madeleine Ferron ».

Thèse de maîtrise dirigée par Marcel Olscamp, 23 juin 2004.

Jacques et Madeleine Ferron ont tous les deux publié durant les années 1960 des récits brefs inspirés par les contes du terroir traditionnel.

Contes de Jacques Ferron et *Cœur de sucre* de Madeleine mettent en scène la transition de la société canadienne-française vers la modernité, transition qui touche surtout au couple et à la famille. À travers les figures de la fécondité et de l'intimité, nous espérons montrer comment cette (r)évolution est traitée dans l'œuvre ferronienne. L'inconscient, le rêve et le souvenir seront examinés afin de révéler les pulsions qui motivent et relient les personnages.

Cette approche anthropologique et psychanalytique sera appuyée par les théories élaborées par Gilbert Durand dans Les structures anthropologiques de l'imaginaire et par Carl Jung dans *Métamorphoses de l'âme* et ses symboles.

Le travail sera divisé selon les grandes étapes de l'existence humaine dans la société québécoise d'autrefois : de la séduction à la mort, en passant par le mariage, la reproduction, le célibat et le départ du foyer paternel.

Rencontres littéraires

Dickson, Robert, « Promenade littéraire au Nouvel-Ontario », 18 mars, dans le cadre du cours FRA 2545 *Littérature et culture de l'Ontario français* donné par Lucie Hotte.



Professeur titulaire à l'Université Laurentienne à Sudbury, Robert Dickson a publié cinq recueils de poésie, dont le plus récent, *Humains Paysages en temps de paix relative*, lui a valu en 2002 le Prix littéraire du Gouverneur général du Canada. Il a également traduit en français des romans de Lola Lemire Tostevin et de Tomson Highway et, en anglais, des pièces de théâtre de Jean-Marc Dalpé.

Duhaime, André, « Autour du haïku », 15 mars, dans le cadre du cours FRA 3750 *Les genres breufs* donné par Christian Milat.



Poète (*D'hier et de toujours*), auteur de récits de rêve (*Pour quelques rêves*), André Duhaime pratique les formes classiques de la poésie japonaise — haïku (*Cet autre rendez-vous*), renku (*Par-dessus les eaux*) et tanka (*Traces d'hier*) — qu'il fait connaître à l'Occident au moyen d'anthologies (*Haïkus sans frontières : une anthologie mondiale*) et de recueils collectifs (*Chevaucher la lune*, 2001).

Dupré, Louise, « Le féminisme est-il soluble dans la fiction? », 3 mars, dans le cadre du cours FRA 4530 *La critique féministe* donné par Lucie Joubert.

Professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, Louise Dupré est poète, romancière et essayiste. En 1993, elle a reçu le Grand Prix de poésie de la fondation des Forges pour *Noir déjà* et, en 1997, le Prix Ringuet de la Fondation Jean-H-Picard pour son roman *La memoria*. En 2004, elle a publié un recueil de poésie intitulé *Une écharde sous ton ongle*.



Conférenciers invités

Bisanswa, Justin, Département des littératures, Université Laval, « Texte et Histoire en Afrique », 31 janvier, dans le cadre du séminaire FRA 6755 *Littératures francophones* donné par Kasereka Kavwahirehi.

Bischoff, Peter, Département d'histoire, Université d'Ottawa, « Stratégies de survie des familles ouvrières aux débuts de l'industrialisation au Québec, 1867-1914 », 28 février, dans le cadre du cours FRA 3559 *Histoire de la langue française au Canada* donné par France Martineau.

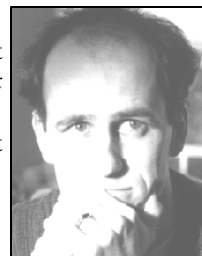
Glinoyer, Anthony, Fonds national de la recherche scientifique de Belgique, « Groupes et cénacles à l'époque romantique : logiques d'accumulation du capital symbolique », 3 février, dans le cadre du séminaire FRA 5503 *Sociocritique - Lire avec P. Bourdieu* donné par Rainier Grutman.

Melançon, Johanne, Département de français, Université de Hearst, « La chanson franco-ontarienne : de la prise de parole identitaire au techno-trad », 16 mars, dans le cadre du cours FRA 2545 *Littérature et culture de l'Ontario français* donné par Lucie Hotte.

Smart, Patricia, Département de français, Université Carleton, « De Saint-Denys Garneau et Hubert Aquin aux femmes du Refus global : le cheminement d'une critique féministe », 10 février, dans le cadre du cours FRA 4530 *La critique féministe* donné par Lucie Joubert.

Ouellette, Michel, « Entre construction et déchéance », 16 février, dans le cadre du cours FRA 2545 *Littérature et culture de l'Ontario français* donné par Lucie Hotte.

Né à Smooth Rock Falls (nord de l'Ontario), Michel Ouellette est l'auteur d'un roman, *Tombeaux* (1999, L'Interligne), et de plusieurs pièces de théâtre, notamment *French town* (Le Nordir), qui lui valut en 1994 le Prix du Gouverneur général du Canada, catégorie théâtre, et *Le Testament du couturier* (Le Nordir), qui remporta en 2003 le Prix Trilium.



Thibodeau, Serge Patrice, « Approches de l'Acadie littéraire », 18 février, dans le cadre du cours FRA 3546 *Francophonies d'Amérique du Nord* donné par Marcel Olscamp.

Parmi l'œuvre du poète et essayiste : *La septième chute* (1990, prix France-Acadie), *Le cycle de Prague* (1992, prix Émile-Nelligan), *L'appel des mots* (1993, prix Edgar-Lespérance), *Le quatuor de l'errance* (1995, prix du Gouverneur général du Canada, Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières), *Nous, l'étranger* (1995, Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières), *Le roseau* (2001, prix Éloizes), *Que repose* (2004).



Ces cinq rencontres littéraires ont bénéficié de l'appui financier du Conseil des Arts du Canada.

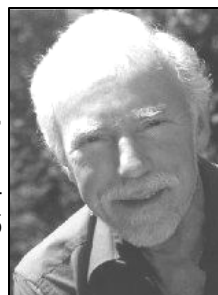


Lepage, Françoise, romancière et essayiste, « *Daniel Mativat* » (29 octobre) et « *Le chant des loups* » (3 décembre)

Somain, Jean-

François, romancier, conteur, nouvelliste, poète et dramaturge, « *Retrouver Jade* » (26 novembre)

dans le cadre du cours FRA 2715 *La littérature pour la jeunesse* donné par Jean-Denis Côté.



Ces deux rencontres littéraires ont été organisées grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada et de l'Union des écrivains québécois.

D'un Comité exécutif à un autre...



Un grand merci aux membres du Comité exécutif de l'Association étudiante des Lettres françaises qui a œuvré en 2004-2005, et en particulier à sa présidente, Véronic Tardif.

Et bienvenue à l'équipe tout récemment élue pour la prochaine année universitaire :

- président : Marc-André Towner;
- vice-présidente aux affaires académiques : Josée Gonthier;
- vice-présidente aux affaires sociales : Annie Avard;
- vice-présidente aux finances : Éric Fisk;
- vice-présidente « concours » : Julie Lortie-Pelletier;
- publicité : Émilie Aubut;
- secrétaire : Karine Villeneuve-Plouffe;
- représentantes des études supérieures : Jennifer Dionne, Céline Legault;
- responsable de la publicité pour les études supérieures : Lydia Lamontagne.

De gauche à droite : Marc-André Towner, Véronic Tardif, Émilie Aubut, Josée Gonthier et Jennifer Dionne.



Des étudiants récompensés

À l'occasion de la réception organisée le 13 avril pour marquer la fin de la session d'hiver 2005, le Département des lettres françaises a honoré plusieurs de ses étudiantes et étudiants qui se sont particulièrement distingués au cours de l'année universitaire 2004-2005.

- Bourse d'étude Bernard-Julien : **Lisa Weatherall**
- Bourse d'étude Bruno-Kaye : **Mélanie Prud'homme**
Valérie Sagle
- Bourse d'étude Émile-Lizé : **Vicki-Anne Rodrigue**
- Prix des Éditions David (excellence des résultats obtenus par un/e étudiant/e inscrit/e à l'option rédaction-édition dans le programme de spécialisation en lettres françaises) : **Marie-Ève Lang**
- Prix de création littéraire de l'Ambassade de France : **Diane Gravelle** (poésie), pour « L'air bleu »
Élodie Daniélou (prose), pour « Quatrième mot en treize lettres ».
- Prix des éditeurs de l'Outaouais (Éditions David, Éditions Le Nordir et Éditions Vents d'Ouest) attribué à l'étudiant/e qui a obtenu la meilleure moyenne de l'année : **Marc-André Towner.**

L'INFO-LETTRES

est le bulletin
du Département des lettres françaises
de l'Université d'Ottawa

Directeur du département
Pierre Kunstmann

Responsables de la publication
Daniel Castillo Durante
Christian Milat
pour le Comité de liaison

Secrétariat
Pavillon Simard
60, rue Université, pièce 202
Ottawa (Ontario) K1N 6N5
Téléphone : (613) 562-5797
Télécopieur : (613) 562-5981
lettres@uOttawa.ca
www.lettres.uOttawa.ca

Le corps : concours littéraire 2004-2005

En décembre 2004, l'Association étudiante des Lettres françaises a organisé un concours de création littéraire sur le thème du corps.

Les trois prix ont été remis aux lauréats lors du *Vin et fromage* du 3 mars 2005.

- 1^{er} prix (150 \$) : **Julie Lortie-Pelletier;**
- 2^e prix (100 \$) : **David Ménard;**
- 3^e prix (50 \$) : **Joelle Paré.**